

Vedettes

4f
32 PAGES



MARIKA RÖKK
que vous applaudirez bientôt dans
FILLE D'ÈVE
PHOTO U. F. A.

TOUS LES SAMEDIS
30 AOUT 1941 — N° 42
49, AVENUE D'ÉNA, PARIS-16*

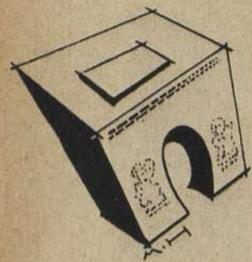
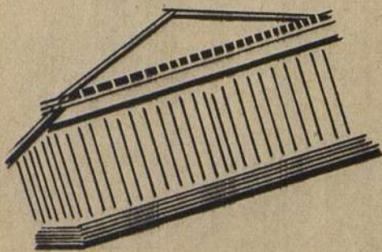


PHOTO STUDIO HARCOURT

PARIS PARIS



Jean Giraudoux vient au cinéma. L'auteur célèbre de « Ondine », d'« Electre » et d'« Amphitryon » prépare le découpage et les dialogues du roman de Balzac : « La Duchesse de Longeais » :



Vedettes

PETITS POTINS

★Jean Giraudoux écrit un scénario dans le wagon-restaurant de l'express Paris-Vichy. Mais Léon-Paul Fargue prend ses vacances dans les astres. Il s'est promis de ne pas quitter Paris et écrit des horoscopes dans le jour bleu de sa fenêtre.

★Ce scénario de Jean Giraudoux sera réalisé par Jacques de Baroncelli. Si nous interviewons celui-ci, il nous parle de son fils Jean de Baroncelli, romancier, auteur de *Vingt-six Hommes* ; il faut interviewer le fils pour connaître le père. Ah ! comme la vie de Paris va cahin-caha !

★Paris de cet été a lancé des cartons d'invitation aux quatre coins du monde. Saint-Exupéry et Marc Chagall avaient annoncé leur venue. Ils ne sont pas exacts à leur rendez-vous.

★Premier *Rendez-vous*, c'est le dernier film d'Henri Decoin. La présentation au Paris des mondanités a été miroitante de sourires aimables, gaie comme si un soir de jadis se retrouvait au tournant d'aujourd'hui. On plaint seulement ce pauvre photographe qui s'est effondré dans l'aquarium du tiroir-caisse, a brisé vitres et mécanique... Il y avait du sang sur les pas de Danielle Darrieux. Et cette grande première s'éteignait en fait divers.

★Charles Trenet, bronzé au soleil de la joie de vivre, est venu prendre un après-midi de vacances à Paris. Il a assisté à la présentation privée de *Romance de Paris*, et a diné à Montmartre entre amis. Il nous est apparu en tenue de boy-scout et nous a dit sa vie de cirque, les aventures du chapiteau, un hippopotame l'a mordu au bras. Charles en fera une chanson.

★A propos, Jean Tranchant tourne *Ici, l'on pêche*. Le scénario est inspiré d'un conte de Nane Cholet. Nane Cholet, c'est Madame Tranchant.

★A Meudon, enfin, Jean Marais a pris le train pour la Comédie-Française. Suzy Solidor, apprenons-nous encore, pêche la crevette à l'île de Ré, mais Edith Piaf écrit des poèmes.

★Henri II, Michel Simon, Raymond Rouleau, Maurice Chevalier ont connu ces jours derniers la lumière blafarde des chambres de correctionnelle. Des grivèleries leur étaient reprochées.

Afin de ne vexer personne, précisons qu'il ne s'agissait que d'homonymes curieusement rassemblés par le jeu de la justice et du hasard.

★Maurice Chevalier viendrait à Paris en octobre. Il l'a affirmé à l'un de nos amis qui était allé le surprendre à La Bocca, dans une redoutable partie de boules. Francis Carco, lui aussi, que l'on a rencontré cette semaine à Aix-les-Bains, viendrait prendre un peu de l'air de Paris. Autant de petites nouvelles que nous apporte le courrier de cette semaine.

DEAUVILLE EN PROMENADE

★Oui ! Deauville est parmi nous et on le rencontre cet an à Longchamp où l'on a couru, justement dimanche dernier, le Prix de Deauville. Jean Tissier, qui venait de boucler ses valises, souriait une fois encore au pari-mutuel, près de François Périer qui partageait la lorgnette de Mary Ventura.

Mais Jean Tissier a décidé de ne plus engager ce



On peut être engagé à la Comédie-Française et rester cependant un garçon sans façon. Jean Marais et son chien font du vélo.

des capitaux limités dans le problème si compliqué du jumelé et du « coup de deux placés ».

Il était venu à Longchamp avec deux cents francs seulement et s'en alla dans le désespoir des allées du Bois, comptant le billion de ses poches...

Heureusement — et c'est là qu'apparaît la science du sportsman — Jean Tissier habite à l'orée du Bois entre Auteuil et Longchamp.

CEUX QUI SONT EN VACANCES

★Christiane Néré à Barbizon, Daniel Clérico sur les grands boulevards, Saint-Granier dans les terres de sa bonne tante à Cassagnac, Jean Granier à Longchamp, Jean et Georgette Tissier à Orthez, Georges Duhamel à Valmondois, Maurice Garçon dans la salle des Pas-Perdus, Fréhel place Blanche, Albert Préjean à Boulogne-sur-Seine, Raymond Cordy à Vincennes et quelquefois dans les petits cafés des Halles.

LE SOLEIL SE SERAIT-IL SUICIDÉ ?

★Ce jeudi-là, une fois de plus, il était absent de Montmartre. Près de la place Blanche, dans un grondement de claquettes :

Un fiacre allait trotinant
Cahin-caha hue dia hop là
Un fiacre allait trotinant
Avec Colette dedans.

Au Théâtre Saint-Georges, oui, une répétition intime avait lieu. Robert Montealm, espoir d'aujourd'hui a-t-on dit, présentait, devant Colette, Maurice Gondeker et Jacques Porel, une scène de *Chéri*.

Gilberte Géniat et son « buisson ardent sur la tête » lui donnait la réplique...

Chut, silence ! Six yeux braqués sur le plateau.



— Ce qu'il vient de faire là, dit Colette, est beaucoup plus difficile que de jouer le rôle tout entier. Il suffirait de lui confier les petits secrets d'aération, d'intonation et de variétés de tons... Et puis, dans une salle vide, on parle sur la pointe des pieds...

— Il n'a rien en lui qui l'empêche de jouer ce rôle, reprend Maurice Gondeker.

— Je suis la seule personne qui puisse lui donner les intonations. Venez me voir, poursuit Colette, mais dépêchez-vous, car il est si facile de mourir... mais écoutez...

Et Robert Montealm recueillit les mots dorés de Colette qui s'en alla bientôt se perdre dans l'ombre de poésie.

CONTINGENTEMENT DES BALLES DE TENNIS

★Les joueurs de première catégorie reçoivent deux balles neuves par semaine... Et l'on recherche au Racing les boyaux de raquette. Le sport a ses soucis.

Premières et dernières nouvelles

★

DU THÉÂTRE

★André Luguet serait, avec Alice Cocéa, « tête d'affiche » aux Ambassadeurs, dans la pièce de Jeanson que l'on va bientôt répéter.

★Les héritiers de Lecocq vont être contents ! On reprendra pour la X^{me} fois *La Fille de Madame Angot* à Mogador, après quelques représentations des *Salimbanques*.

★Fermée depuis longtemps, la salle de l'Ambigu, qui avait donné de médiocres résultats en tant que cinéma, redeviendra théâtre grâce à l'activité de M. Dailly. Y verrons-nous revivre le bon vieux mélo ? C'est possible !

★On reparle de « Sacha », la dernière œuvre que Messager laissa inachevée. Les fils du regretté compositeur

PHOTOS « VEDETTES » ET LIDO



Avant de partir en vacances Jean Tissier fait une dernière visite à Longchamp. Gagnera-t-il ? Non ! C'est une mauvaise journée pour lui.

tentieux, les petits camarades ne sont pas très contents !

★Roland Toutain voudrait tourner *Les Aventures de Saint*, d'après les nombreux romans de l'épule de Raffles et d'Arsène Lupin. Le rôle conviendrait bien à son tempérament. Mais il ne lui manque que le producteur, le commanditaire, l'auteur et l'autorisation de la censure !

★C'est Raimu qui sera la vedette de *La Maison des Sept Jeunes Filles*, de Siméon, production Régina. Scénario de Viot, dialogues de Jeanson, metteur en scène : Valentin. Il est question de donner leur chance à sept débutantes. Hâtez-vous, Mesdemoiselles !

RECOMMANDÉE

★Une nouvelle firme cinématographique, peu satisfaite des personnes qu'on lui avait recommandées pour son dernier film, a décidé qu'elle n'admettrait plus aucun artiste porteur d'une lettre d'introduction pour le prochain ouvrage qu'elle va produire. En effet, plusieurs jeunes femmes munies de certificats élogieux se virent poliment éconduire. Mais dans le petit monde du cinéma les nouvelles se savent vite. Le tuyau se répandit rapidement. Un « petit rôle » se présenta devant la firme en question, et payant d'audace, déclara en arrivant : — Je ne viens de la part de personne !

Avec un air qui sous-entendait qu'elle n'avait que son seul talent pour réussir. Plaisant l'arriviste trop bien renseignée, le metteur en scène insista :

— Vraiment, personne ne vous envoie ?... C'est dommage !

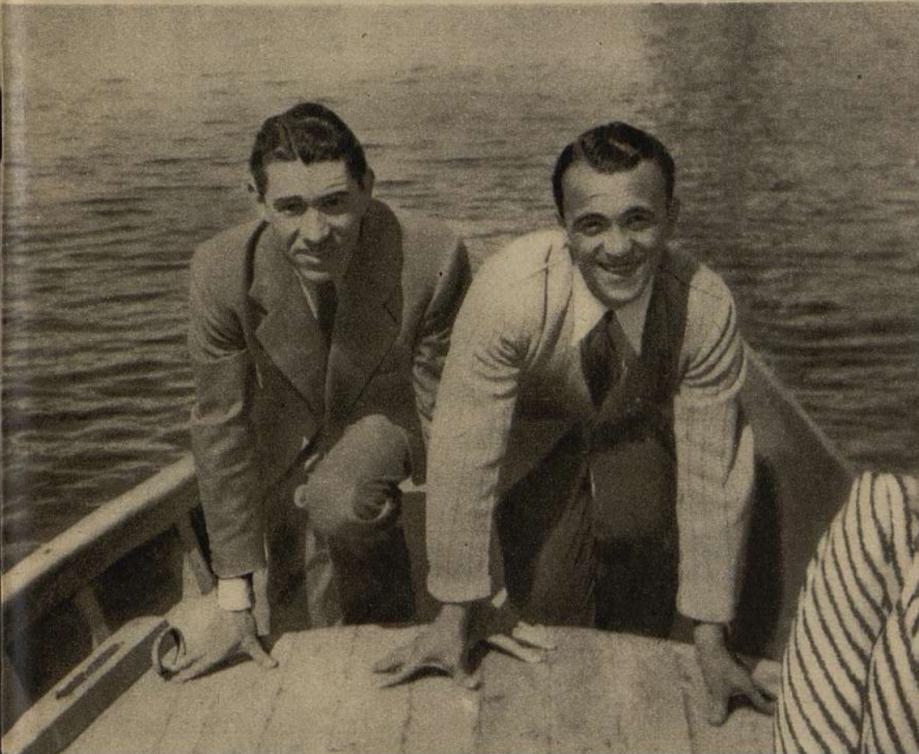
Et aussitôt son interlocutrice ouvrit son sac, en disant :

— Ah ! on m'avait dit...

Et sortit trois lettres chaleureuses de gens bien placés !

L'ŒIL EN COULISSE.

Vedettes



Ladoumègue, champion et jeune premier, fait en ce moment une tournée dans le Midi en compagnie de Marcel Veran, le chanteur bien connu. Les voici tous les deux à Marseille, prenant le départ d'une course imaginaire sur une barque dans le Vieux Port.

Certes, il nous restera toujours la gymnastique suédoise et, justement Roland Toutain envisagerait d'ouvrir une école du muscle...

Qu'en pensent Solange Schwartz et Serge Lifar qu'on peut voir le dimanche échanger des balles avec grâce sur les courts de la Croix-Catelan ?

AH ! FUMÉE... (air connu).

★On fume aujourd'hui l'armoise, le noyer, l'eucalyptus et la barbe de maïs. C'est aussi l'âge du troc de la cigarette.

Corinne Luchaire dépense des heures de stratégie pour trouver son tabac et Lucie Delarue-Mardrus, qui fume parfois la pipe — telle George Sand — s'en va chaque jour à travers Paris faire son marché de caporal ordinaire.

PIERRE LHOSTE ET JEAN MONFISSE.

Une femme dans la nuit!

It fait nuit. Les fenêtres d'un magnifique bungalow sont seules éclairées. Peu à peu, mes yeux s'habituent à l'obscurité, et contre la porte de la maison, j'aperçois une femme splendide, somptueusement vêtue d'une robe du soir, qui semble rêver dans la nuit. Elle est là depuis longtemps. Elle ne bouge pas, comme prostrée dans un songe qui l'absorbe tout entière. Dans le silence de la nuit, on entend, aigre et continu, le timbre de la sonnerie qui résonne tristement et qui semble appeler à l'aide. Un étrange mystère enveloppe toute cette scène. Je m'approche. Evanoui et sa tête reposant contre le bouton de la sonnette, la jeune femme, pâle comme une morte, respire à peine.

Soudain, la porte s'ouvre, inscrivant un grand rectangle de lumière, et découvrant un jeune homme vêtu d'une robe de chambre. Etonné, il considère un instant l'étrange vision qui s'offre à lui. Puis, soudain, saisissant à bras-le-corps la belle inconnue, il l'emporte dans la maison. A quel mystérieux drame viens-je d'assister? Mon émotion est à son comble...

Tout à coup, une voix gouailleuse s'écrie à côté de moi : "Coupez. C'est bon."

C'est la voix de Gréville, metteur en scène de *Une femme dans la nuit*.

Je suis en effet à Nice, aux Studios de la Victorine, où l'on tourne le scénario de Jean-Bernard Luc.

On rend la lumière et je vois venir vers moi, saine et souriante, la ravissante femme qui, un instant plus tôt, défilait jusqu'à en perdre connaissance.

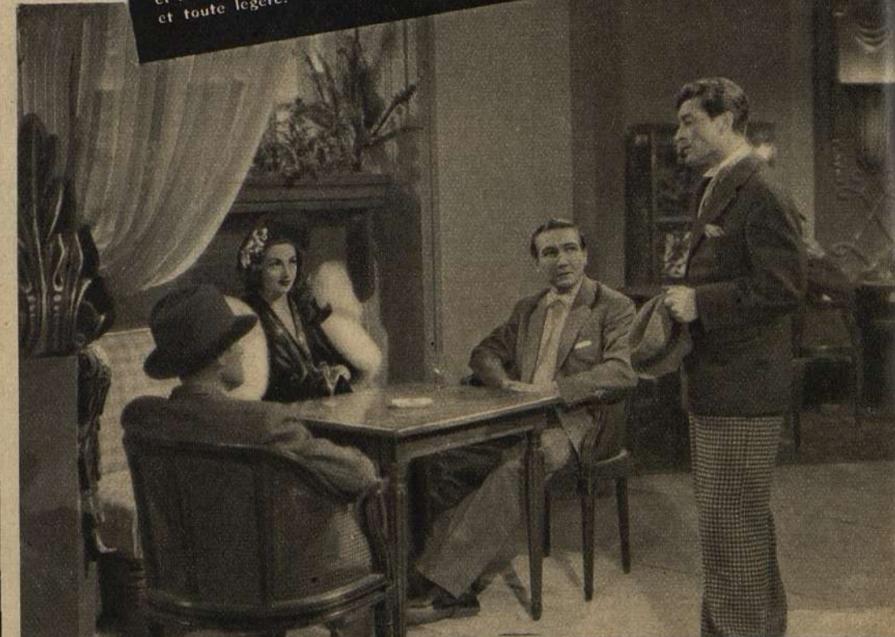
C'est Viviane Romance, plus belle et plus éclatante que jamais. Elle joue dans le film, le rôle de la vedette d'une troupe ambulante. Son mari est naturellement Georges Flament, qu'elle finit par quitter ayant contre lui des griefs très graves. Blessée, elle est recueillie par un médecin dont elle



Trois petits tours de valse au rythme d'un accordéon invisible. Marion Malville et Andrex forment un couple particulièrement réussi. Elle toute blonde, toute fine, et toute légère. Lui brun, musclé et « charbonnier », puisque tel est son rôle.



C'est un personnage nouveau pour elle que Viviane Romance joue dans « Une Femme dans la Nuit », celui d'une infirmière.



Les lois du cinéma et celles de la vie ne sont pas toujours l'œuvre d'un même dieu et les couples ne sont pas éternels. Verrons-nous longtemps encore Viviane Romance et Georges Flament tourner ensemble dans le même film? Peut-être, ce n'est pas sûr. Les voilà, réunis, jouant femme et mari.

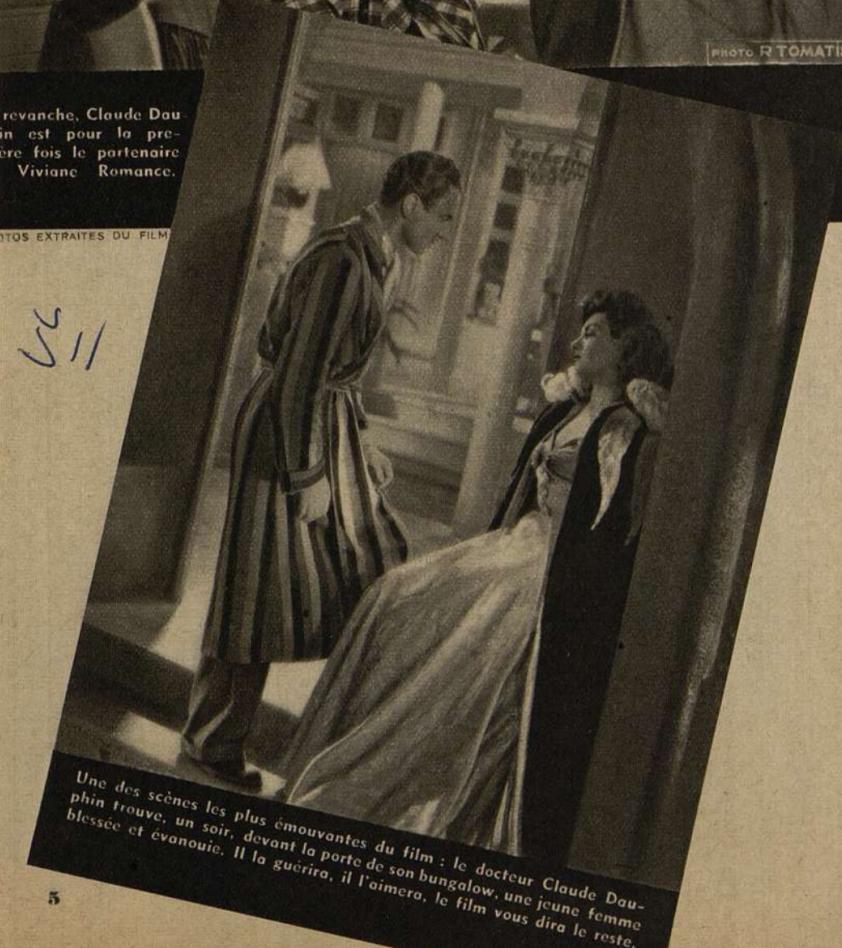
Vedettes



En revanche, Claude Dauphin est pour la première fois le partenaire de Viviane Romance.

PHOTOS EXTRAITES DU FILM

511



Une des scènes les plus émouvantes du film : le docteur Claude Dauphin trouve, un soir, devant la porte de son bungalow, une jeune femme blessée et évanouie. Il la guérira, il l'aidera, le film vous dira le reste.



Fantaisiste dans son tour de chant, Andrex est en train de prendre au cinéma une place importante qu'il mérite depuis longtemps.

devient l'assistante. Plus tard, apprenant que son mari est grièvement malade, elle retournera vers lui. Mais il succombera au cours d'une opération.

— C'est un rôle que j'aime, me dit Viviane Romance, car s'il me permet d'être, une fois de plus, à l'écran, un personnage d'un extérieur brillant, il me donne l'occasion, en faisant de moi une infirmière, d'exprimer des sentiments nouveaux et d'une humanité plus simple.

Quant à Claude Dauphin, une fois de plus, il jouera un rôle de docteur. Certes, nous ne le lui reprocherons pas, mais il semble qu'au cours de cette saison, ces personnages lui soient particulièrement confiés.

Georges Flament vient à nous :

— Je serai prochainement à Paris avec Viviane Romance pour y tourner un film de Léon Mathot. Ce que je joue dans *Une femme dans la nuit*? Le rôle d'un cabotin plus ou moins sympathique et, finalement puni, puisque je finis tristement ma vie, atteint d'un mal incurable.

Les autres acteurs de ce film sont Marion Malville, une nouvelle venue à l'écran, une jeune et belle fille toute blonde dont on dit merveille. Guisol, lui, joue une sorte de fou. Et il met à composer ce rôle, un tel soin, qu'on le rencontre dans le studio dans un état voisin de la folie. Il vous raconte des histoires abracadabrantes, il n'a pas l'air d'entendre ce qu'on lui dit. Un de ses amis me disait : "J'ai hâte que ce film se termine pour retrouver Guisol tel qu'il est."

Souriant, sympathique, avec ce charme méridional qui lui va si bien, Andrex sera un charbonnier : "Par ces temps difficiles, me dit-il, je voudrais bien que ce rôle dure longtemps. J'aurais de quoi me chauffer cet hiver!"

Oudart, Delmont, Orbal, J. Tarride, Yette Thamar complètent la distribution de cette production qui n'a pas nécessité moins de cinquante-deux décors. On verra successivement un petit café, la cabane du charbonnier, une chambre d'hôtel, un wagon de troisième classe, des intérieurs luxueux, où évolueront tous les personnages de ce drame curieux qui met en scène la vie aventureuse et difficile des acteurs de tournées, celle toute de dévouement d'un homme de science.

Et c'est la première fois que Viviane Romance et Claude Dauphin tournent ensemble.

G. CLAUDE.

Vedettes

ENFIN UN JEUNE PREMIER



Il est grand, souple, nerveux, il possède ce profil pur des Basques qu'une vie rude et saine a modelé au cours des siècles. Il a ce chic un peu nonchalant et ce timbre de voix chaud et caressant qui font de retourner les femmes. S'il rêve de jouer les Cary Grant français, reconnaissons qu'il en a le physique.

Au premier abord, il semble froid, protégé des autres par une invisible muraille, mais, dès qu'il se sent en confiance, il se montre sous un jour différent. Il est spontané, moqueur, sensible, vibrant, ivre de grand air et d'aventures. Et, dans ses prunelles sombres, on découvre la flamme qui brille aux yeux des amoureux.

— Amoureux, mais je le suis ! De la vie, d'abord. J'ai vingt-huit ans et elle est belle... Des femmes ensuite... Oh ! vous savez, la couleur des cheveux importe peu. Chaque femme qu'on aime est un pays inconnu, troublant, délicieux, que l'on découvre dans une sorte de griserie. Il s'agit simplement de savoir les prendre... ou les laisser !

Après, j'aime bien le chant. Déjà, au lycée de Bayonne, je prenais la première place de chant et de musique. Le théâtre m'attirait invinciblement. Un jeudi que j'étais « collé », je fis le mur, à la barbe du répétiteur, pour aller voir jouer *Faust*. Ma mère, immédiatement alertée, et connaissant ma passion pour *Méphisto*, monta la garde à la sortie du théâtre. Je ne suis jamais rentré aussi vite chez moi — un champion de course m'aurait envié — et je reçus, pour l'amour de Gounod, la plus belle correction de ma vie.

L'athlétisme me tenta. Très vite, je devins champion de France scolaire du lancement de poids et, j'avais alors quatorze ans, champion de fleuret et de pelote basque.

Je quittai mes études pour faire mon service militaire et me vouai au sport. Ma famille ne voulait pas entendre parler de théâtre. Je représentai la France dans le monde entier, cumulant les records, et cela me valut de merveilleux voyages. Je passai notamment deux mois et demi à Hollywood, à l'occasion des Jeux olympiques de Los Angeles. La Californie, ses femmes, ses fruits, son climat idéal :

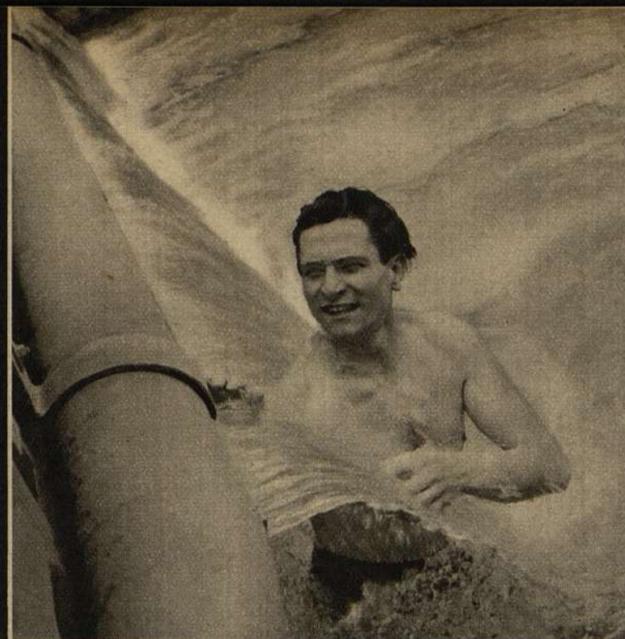
Clément Duhour est un athlète authentique. Porter, sur ses épaules, trois jolies filles est un plaisir multiplié par trois.

Les sports mineurs ne sont pas sans attrait pour lui. Il sait dominer l'élan qui le porte à la rencontre de la balle minuscule.



Champion de lancer de poids, de fleuret et de pelote basque, son sport favori, il ne vise pas à devenir champion de natation. Nager n'est qu'une détente.

Denise Bréal, partenaire de Clément Duhour dans « L'Age d'Or » a peur de l'eau froide. « Employons la manière forte », décide Clément.



PHOTOS LIDO



Pantalon de flanelle blanche et blouse de soie blanche, béret basque sur le coin de l'œil, Duhour s'entraîne au fronton de Billancourt. La pelote basque développe le souffle et le coup d'œil; elle exige l'harmonie des gestes, c'est la parfaite école du jeune premier. Quand on est dans l'eau, tout va bien. Ce sont les débuts les plus durs. Pas toujours, puisque, à dix-huit ans, Denise Bréal eut la chance de débiter avec Sacha Guitry.

ajoutez à cela mes vingt ans et vous comprendrez le souvenir bouleversant que m'a laissé ce pays.

C'est là que je pris rendez-vous avec mon futur métier. Du plus profond de moi, je voulais devenir artiste.

J'habitais chez des amis très chers, dans un bungalow adorable. Le soir, je chantais pour eux autant que pour moi. Quelqu'un passa et m'entendit. C'était le marquis de La Falaise. Il entra et, de but en blanc, me dit :

— Vous êtes capable de grandes choses : laissez-moi m'occuper de vous.

— Je chantai à la Légation française. Mon succès fut tel que, le lendemain, je débutais à la radio Q. F. 5. On me proposa maints contrats, mais j'étais militaire et je n'avais nulle intention de désertir. Je revins donc en France.

Mon père était commerçant. Il avait décidé que je le seconderais. J'obéis, renonçant à mes rêves. Mais ils furent plus forts que mon amour filial, plus forts que l'amour que je porte à la terre basque. Je vins à Paris.

En cachette, j'avais pris des leçons de chant. Tout de suite, j'auditionnai à l'Opéra, où je fus admis. Cependant il y a la vie, avec ses besoins quotidiens. Mes amis me poussaient vers le music-hall. Dès que j'eus chanté à l'A. B. C., on m'engagea. Ainsi commença ma carrière artistique. J'aimais les coulisses, l'ambiance nouvelle dans laquelle je vivais. J'aimais le succès qui m'accueillit. Je fus heureux. C'était en 1937. C'est dire que mon bonheur dura peu.

— Et comment êtes-vous venu au cinéma ?

— D'une façon bizarre !... Certain jour, on me présenta à Jean de Limur II me regarda de haut en bas et laissa tomber : « Vous avez une gueule qui me revient... Il n'y a pas de raison pour que vous ne fassiez pas un excellent acteur. »

Il vient de me faire tourner un film avec Elvire Popesco : *L'Age d'or*. Je suis un Russe, chauffeur, régisseur, homme du monde, officier de la garde et mari d'Elvire Popesco, bien qu'elle me fasse passer pour son frère. On m'y a vieillie de quelques années et j'y ai gagné l'accent russe. Cela m'a beaucoup amusé.

Si j'aime le cinéma ? Follement. On peut y être soi-même, on peut y utiliser tous ses dons. Sur l'écran, je chanterai et ferai du sport, tout en jouant.

Bien sûr, j'ai des projets en masse. En septembre, je tournerai un second film, toujours avec Elvire Popesco. Cet hiver, je ferai mes débuts de comédien sur une scène que je ne peux encore nommer et je paraîtra également dans un music-hall avec un nouveau tour de chant.

Ne croyez pas que j'abandonne le sport pour cela. Tous les jours je m'entraîne au stade Jean-Bouin. Je suis un homme fidèle à ses amours, bien qu'elles paraissent contradictoires.

Ayant ainsi subi mon interview, Clément Duhour s'élança du haut du plongeur de la piscine Deligny, rejoignant dans l'eau sa jeune partenaire de *L'Age d'or*, échappant ainsi à toute autre question indiscrète, après m'avoir lancé une dernière profession de foi :

— J'aime aussi la natation.

Michèle NICOLAI.

Vedettes

LA DANSE A PARIS

A la fin d'une saison, il est nécessaire de faire un tour d'horizon : la danse a connu cette année un succès dont tous les amis de Terpsichore se réjouissent. Récitals, ballets, conférences sur la danse furent suivis par un public enthousiaste, mais c'est le corps de ballet de l'Opéra qui battit tous les records de recette et de succès. Sur aucune scène lyrique du monde, on n'a consacré un mois entier à la danse, au cours d'une saison de ballets qui vient de prendre fin... Ce prestige de la danse, perdu depuis l'époque des Ballets russes, nous le devons au prodigieux animateur Serge Lifar, qui a su triompher de la routine académique par ses audaces de jeune novateur. Nous lui avons demandé de tracer pour nos lecteurs un panorama de cette saison unique dans le monde chorégraphique. J. L.

A la veille d'aborder une époque nouvelle de son histoire, l'humanité se recueille. Les circonstances ont relégué les questions d'art au second plan. Je dis bien les questions d'art et non l'art lui-même. Les artistes et les créateurs travaillent en silence, et ne présentent leur œuvre qu'une fois achevée. Chacun vit enfermé dans son laboratoire, loin du monde extérieur et n'expose que le résultat de ses recherches sans dévoiler sa méthode ni indiquer sa profession de foi artistique.

Feuilletons une collection de journaux ou de revues; nous n'y verrons aucun débat artistique. C'est que les critiques de leur côté se bornent à donner de simples compte-rendus. Ils nous livrent leur impression directe, sans l'analyser, ni la documenter, sans aller au fond des choses, sans poser de problèmes, ni tirer des conclusions.

Le public a fait preuve, cette année, d'un intérêt particulièrement vif pour le théâtre. Le ballet, depuis quelques années déjà, attire les foules de plus en plus nombreuses de spectateurs. Aussi, cet art a-t-il eu la chance de pouvoir pleinement se manifester au cours de la saison.

Nous n'avons vu que de bien rares expositions de peintures. Elles n'ont révélé rien, ni personne. Les théâtres lyriques et les grands concerts ont vécu sur l'ancien répertoire.

Mais le public n'est-il pas en partie responsable? C'est à lui d'encourager les arts. Il a bien voulu le faire pour la danse. Nous pouvons constater, et c'est pour les artistes une très grande joie et la meilleure des récompenses, le triomphe des mercredis de la danse à l'Opéra, et de notre première saison de ballets.

Une seule partition s'est vraiment imposée, au cours de la saison et par l'intermédiaire du ballet : celle du *Chevalier et de la Damselle* de notre cher et tant regretté maître Philippe Gaubert.

La fin si brusque de ce grand directeur, est un deuil profond pour la musique autant que pour la danse. La veille encore, il était parmi nous, toujours jeune, alerte, plein de projets, la flamme qui brillait en lui nous poussait à l'émulation, chacun de nous se sentait prêt à donner le meilleur de lui-même. Il

est disparu au lendemain des interminables ovations qui accueillirent son dernier ballet. Nous avons perdu un maître, un musicien, bien français par la clarté, l'équilibre et la force de ses conceptions.

Nous avons évoqué, au cours de cette année, deux grands fantômes de la danse — Anna Pavlova et Argentina — L'une nous a été ravie il y a dix ans, l'autre il y a cinq ans. Le souvenir de Pavlova a été célébré de façon toute simple, comme elle l'eût aimé : seuls ses amis les plus intimes, quelques étoiles d'hier et d'aujourd'hui se sont réunis à un service religieux commémoratif, rue Daru. La mémoire d'Argentina a été évoquée à la salle Pleyel au cours d'une soirée organisée par Nana de Herrera.

Nous avons aussi vu des films de ces deux étoiles d'hier. Disons tout de suite qu'on aurait mieux fait de ne pas les montrer. Le souvenir de Pavlova ne peut qu'être desservi par cette suite de photographies d'amateur, tant bien que mal — plutôt mal que bien — cousues en une suite d'images hétéroclites, dénuées d'expression. Les photographies sont souvent mal prises, brouillées, on dirait un film d'essai d'avant l'autre guerre. Il en est de même pour Argentina.

Le cinéma présente des possibilités multiples en matière de danse, c'est pratiquement le seul moyen de notation que nous ayons. Mais il faut qu'un cinéaste compétent s'en occupe et il fera, j'en suis sûr, de très belles choses. Quant aux deux films dont je parle, ils sont, pour me servir de l'expression d'Alceste, bons à mettre aux archives.

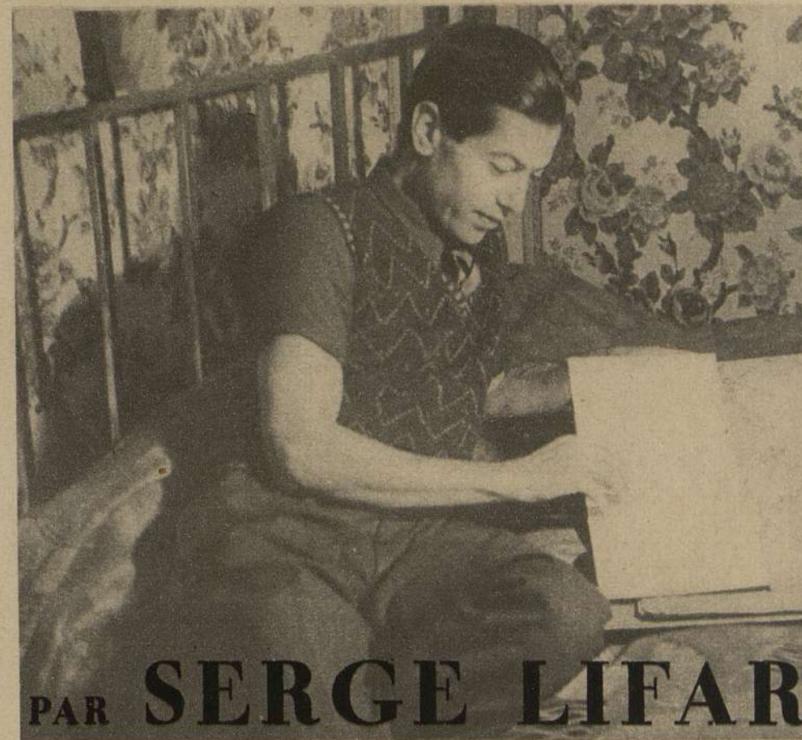
Mais laissons le royaume des ombres et revenons chez les vivants. Nous avons vu, au cours de la saison, de nombreuses manifestations de l'art de la danse. Tout d'abord au "Château de Bagatelle", une troupe de jeunes danseurs a voulu créer une sorte de *scène libre de la danse*, de théâtre "expérimental". C'était une entreprise très intéressante, qui a trop peu duré.

Peu de danseurs étrangers se sont manifestés au cours de la saison. Il y a eu les vendredis de la danse au Théâtre Hébertot et enfin plusieurs "ersatz" de ballets russes.

Les "vendredis de la danse" nous ont fait connaître José Torrès, un jeune danseur de classe, d'une belle culture et plein de fougue, mais, somme toute, ils n'ont rien révélé.

Au gala des artistes au "Château de Bagatelle", j'ai créé un petit poème chorégraphique, réglé sur les vers de *Reversibilité* de Baudelaire. C'est une nouvelle illustration de mon "Manifeste" où j'ai affirmé que la danse pouvait s'inspirer de son propre rythme, tout autant que du rythme d'une musique ou même d'une poésie. *Reversibilité* est précisément un exemple d'inspiration chorégraphique par le rythme d'un poème.

Le théâtre Marigny a présenté *Les Baladins*, un spectacle que son genre condamne d'avance. Une sorte d'imitation des réussites de Nikita Balieff et de sa "Chauve-Souris" qui manquait de cachet pour les connaisseurs, tout en étant trop peu acces-



PAR SERGE LIFAR

MAÎTRE DE BALLET, PREMIER DANSEUR-ÉTOILE DU THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA

PHOTOS P. ANCRENAZ ET STUDIO HARCOURT

sible à la masse des spectateurs. Pris entre deux feux, il n'a pu vivre.

Les "Ballets russes de Paris" se sont manifestés à trois reprises, d'abord seuls, puis avec l'Opéra russe, puis de nouveau seuls. Saluons l'effort méritoire de ces jeunes, malheureusement voués à l'échec par manque de force créatrice et par manque de moyens.

L'intérêt du public pour notre art le pousse vers son histoire et même vers sa théorie. Trois conférences ont été organisées pour répondre à ce besoin nouveau. Par ordre chronologique : la mienne aux Ambassadeurs, où j'ai évoqué cent ans de ballets académiques, de *Gisèle* à nos jours, celle de M. Fernand Divoire, aux Ambassadeurs également, avec Mlle Térésina, et enfin celle de M. Daniel Mornet, à la Sorbonne, avec Mlle Darsonval et M. Peretti. Mlle Térésina c'est toujours la magnifique danseuse espagnole, artiste de grand métier, qui s'est montrée excellente. Nous lui ferons un seul reproche : pourquoi a-t-elle dansé sur le tapis de la scène? La batterie des talons, tellement indispensable à la danse espagnole puisqu'elle donne son dynamisme, a été complètement perdue.

M. Daniel Mornet, après un préambule où il s'est montré vraiment trop modeste, a prononcé une conférence qui fut un modèle du genre. Clarté de l'exposé, érudition, intérêt et tout cela assaisonné de beaucoup d'esprit. A propos du "Trois siècles de danse à l'Opéra", nous ferons deux remarques. D'abord, il est quasiment impossible de reconstituer une danse de jadis — on peut seulement reconstituer le costume et la musique — quant à la danse, elle participera toujours à la civilisation ou bien s'en tiendra rigoureusement à quelques poses inspirées de l'iconographie et sera, forcément, très pauvre. Tel n'était pas le but des organisateurs qui ont cru se livrer à une reconstitution archéologique et ont commis de multiples erreurs historiques. Ensuite, on a eu tort de présenter, au cours de cette soirée, *consacrée à l'Opéra*, un maître de ballets qui n'appartient pas à notre Académie nationale, et dont le style en diffère complètement.

L'Opéra-Comique a fait deux créations, *La Libellule*, ballet de M. Guy de Téramond, musique

Vedettes

Vedettes

de Paul Pierné, chorégraphie de M. Constantin Tcherkas et *Bal Vénitien*, musique de M. Claude Delvincourt, livret et chorégraphie de M. Tcherkas. *La Libellule* est un petit ballet sans prétention, utilisant le vocabulaire classique le plus traditionnel. *Bal Vénitien* est une fresque, haute en couleurs, une pantalonnade, genre Commedia del Arte, fort alerte, toujours agréable et amusant. Le final est dynamique, traité dans des formes simplifiées. Un beau spectacle.

L'Opéra a présenté 4 créations : *Sylvia*, *La Princesse au Jardin*, *Le Chevalier et la Damselle* et *Jeux d'Enfants*, ainsi qu'une reprise de *Gisèle* pour le centenaire de sa création. J'ai réglé la chorégraphie des trois premiers ballets, celle de *Jeux d'Enfants* a été confiée à M. Albert Aveline.

Sylvia, ballet de J. Barbier et L. Mérante, musique de Léo Delibes, est réapparue sur la scène de l'Opéra, incarnée par Milles Lorcia, Solange Schwartz et Darsonval, après de longues années d'absence et dans une chorégraphie nouvelle. Pour cette chorégraphie, j'ai voulu m'approcher de la tradition et renouer avec les maîtres du passé.

La Princesse au Jardin, ballet de M. Vuillemoz, d'après une ballade du poète allemand Freiligrath, musique de Gabriel Grovlez, conte fantastique, empreint de poésie et de mystère, a partagé l'affiche avec *Le Chevalier et la Damselle*, sur un livret de moi et une partition de Philippe Gaubert. *Le Chevalier et la Damselle* est une légende médiévale, une de ces visions, comme nous en imaginons volontiers, dans la sévère beauté des vieilles forêts de la douce France. C'est un drame de rêve et de réalité, vécu dans l'atmosphère chevaleresque et poétique des chasses et des tournois du Moyen-Âge. C'est un ballet du style "néo-classique" le plus franc, c'est-à-dire du style classique pur, transposé sur le plan actuel. J'y ai voulu effectuer, d'autre part, un retour vers les grandes formes du ballet dédaignées depuis Diaghilev, qui a créé le genre des petits ballets, des miniatures dansantes, où l'on procède par images, par impressions fugitives, dont les larges développements sont exclus.

Le 13 juillet a eu lieu la reprise solennelle de *Gisèle* pour son centenaire, une reprise différée, puisqu'en fait, *Gisèle* a été créé le 28 juin 1841. On a beaucoup parlé de ce ballet, mais son histoire et les secrets de beauté qu'il renferme sont encore trop peu connus. Profitant des données d'un ouvrage auquel je travaille depuis près d'un an et qui sera spécialement consacré à *Gisèle*, j'ai voulu, pour cette reprise, m'approcher le plus possible de sa version originale; c'est pourquoi j'ai modifié le finale des deux actes, conformément au livret de Théophile Gautier et de Saint-Georges : au premier acte, Albert-Loys, devant la folie de son amante essaie de se tuer, mais Wilfride l'en empêche. Au second acte, après la disparition de *Gisèle*, il retrouve Bathilde, sa fiancée terrestre — au lieu de mourir, comme je le faisais avant — par quoi les auteurs du livret ont voulu renforcer le contraste des deux plans où se déroule l'action : le plan réel et celui du rêve. L'époque du romantisme nous a laissés, avec *Gisèle*, un héritage précieux que nous devons garder pieusement et fidèlement.

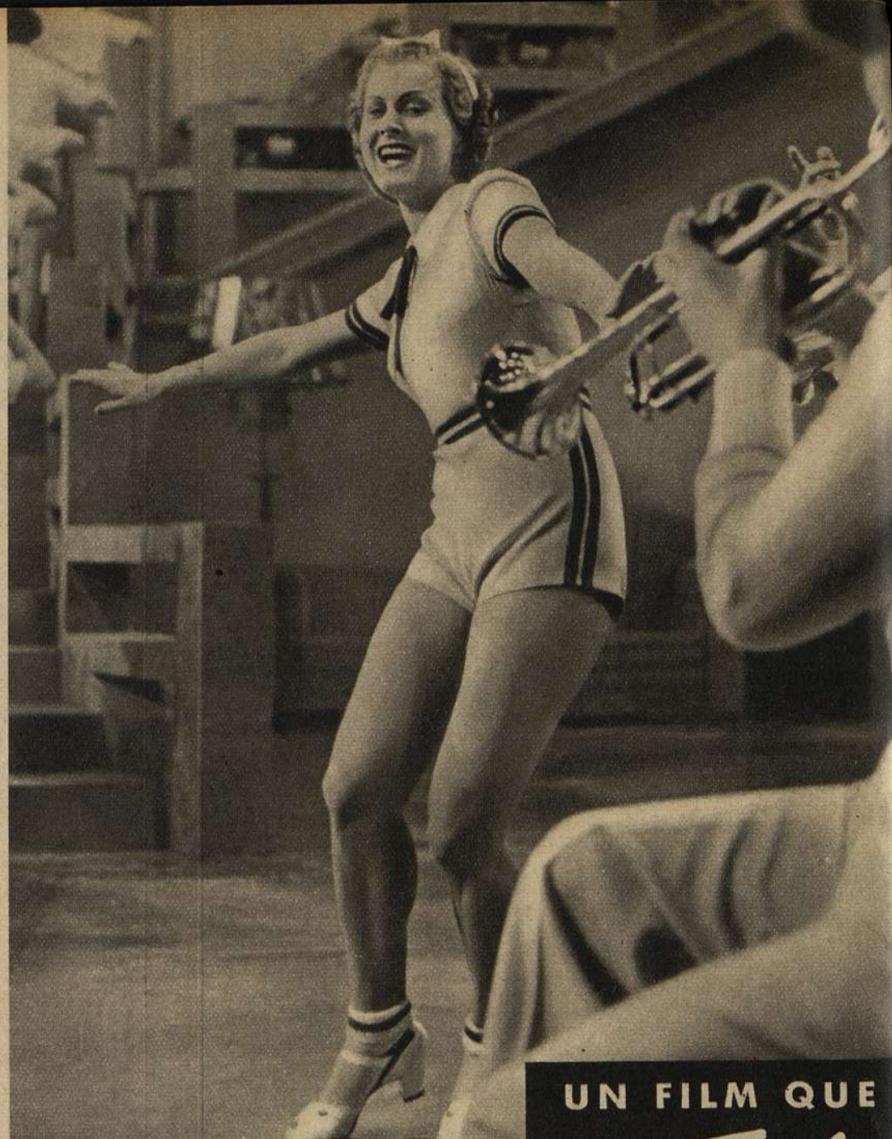
M. Aveline a réalisé les *Jeux d'Enfants*, sur la brillante partition de Bizet. Il a su exploiter au maximum les données, somme toute, restreintes du sujet, puisqu'il lui a fallu s'en tenir à une transposition chorégraphique de jeux d'enfants. Le petit ballet est dansant d'un bout à l'autre. Le texte chorégraphique est simple, clair, net et précis. Un spectacle charmant qui plait et qui mérite de plaire, dansé par des enfants, élèves filles de l'Ecole de l'Opéra.

En fin de saison, l'examen de la danse a confirmé la belle qualité de l'ensemble du ballet de l'Opéra. Nous avons là une équipe des mieux entraînées et parfaitement cohérente.

Actuellement, nous sommes en vacances jusqu'au 12 septembre, cédant le plateau aux spectacles d'Opéra. Ce sont, pour nous, des vacances bien méritées, après une année d'efforts incessants où chacun s'est employé à faire don du meilleur de soi-même.

Les cadres de demain sont prêts, à pied d'œuvre. Nous avons le droit d'envisager l'avenir avec courage.

Serge LIFAR.



★

DISTRIBUTION

MARIKA ROKK	INGE FLEMMING
VICTOR STAAL	WILLY PRINCE
KARL SCHONBOCK	WALDEMAR BECKER
GISELA SCHLUTER	A L M A
OSCAR SIMA	DIR. FLEMMING JR.
ALBERT FLORATH	DIR. FLEMMING SR.

Inge Flemming est adorable et elle est abominablement gâtée par son père et son grand-père qui dirigent le Palace-Hôtel de Berlin. Habitée à voir tout le monde céder à ses caprices, elle se plie fort mal aux disciplines et particulièrement aux obligations du Code de la route. Récidiviste des excès de vitesse, elle est si inquiète des conséquences de sa dernière incartade, qu'elle juge préférable de quitter le pays. Si sa crainte de la police lui fait manquer son train, elle la gratifie en revanche d'une conquête. C'est un beau garçon, plein d'esprit, qui s'attache à ses pas.

Pour lui échapper, elle saute dans le premier car qui passe; il l'imite, car il est tenace, et ils sont emmenés à une fête de nuit aux environs de la ville.

Puisqu'elle ne peut rentrer chez elle et que le train prochain ne part que le lendemain matin, elle se résigne à accepter son suiveur comme

cavalier. Il est d'ailleurs charmant, elle ne le regrette pas. Il lui a dit : "Je suis prince", et elle est quelque peu subjuguée. Cette soirée de printemps est exquise, et, après avoir vu toutes les attractions que leur offre la fête, Inge a l'idée d'un bain dans le lac, au clair de lune. Ils n'ont pas de maillot, mais la nuit et l'eau abritent toutes les pudeurs. Un violent orage éclate soudain. Inge effrayée, regagne la berge, mais ne retrouve pas l'endroit où elle a laissé ses vêtements. Elle se réfugie dans une maisonnette vide. Un lit est là dans lequel elle se glisse pour se réchauffer, mais le propriétaire survient et peu après sa femme. Une scène épouvantable éclate entre eux, à cause de la présence de cette jeune personne dévêtue. Willy survient alors, rapportant les vêtements d'Inge, et on s'explique.

Le jour est venu et la fête est finie. On rentre à Berlin où Inge compte reprendre le train pour



Loin du bruit de la fête, Inge et Willy se retrouvent dans la prairie. C'est le printemps, c'est la saison de l'amour.

Paris. Un hasard malencontreux sépare les jeunes gens et Inge préfère renoncer à son voyage, encourir les rigueurs de la justice plutôt que de quitter la ville où doit se trouver son prince charmant...

Elle compte son aventure à son père et pleure parce qu'elle a peur de ne plus revoir Willy. Le soir même doit avoir lieu au Palace-Hôtel une fête de bienfaisance. Inge est l'étoile du ballet. Parmi les garçons qui font le service de la salle, il en est un qui suit, fasciné, les évolutions de la jeune danseuse. Il a le visage de Willy. Inge le reconnaît et, déçue, l'accuse d'abus de confiance.

— Mais non, dit-il en riant, je vous ai dit je suis Prince; en effet, je m'appelle Willy Prince.

Furieuse et désespérée, Inge va raconter à son père sa cruelle méprise, mais le grand-père prend la parole :

Moi aussi, dit-il, j'ai été garçon et si je n'avais pas réussi, ton père et toi, ne seriez pas aussi vaniteux.

Inge sourit, consolée. Prince ou prince, elle aime Willy et court le rejoindre et il n'est pas besoin d'explications entre eux, car ils s'aiment...

UN FILM QUE VOUS VERREZ BIENTOT

Fille d'Eve

Tour à tour, swins, douce ou sentimentale, Marika Rökk affirme, dans « Fille d'Eve », ses qualités de grande fantaisiste de l'écran.

PHOTOS EXTRAITES DU FILM



DERRIÈRE L'ÉCRAN

UNE semaine sans films nouveaux. Sur l'écran, on ne voit que des ombres dont le temps a déjà fait, pour nous, de vieux amis, et le ballet étrange et désormais sans secrets auquel se livrent Pépé-le-Moko et la Fille au Vautour, le Père Ducovetti et Bel-Ami invite le cinémanaque à rechercher les chemins de la flânerie. Puisque l'occasion s'y prête, approchons-nous de l'écran sur la pointe des pieds et soulevons-en un coin pour tenter d'apercevoir ce qu'il y a derrière.

Qui avait pu dire que le cinéma français hésitait à se réveiller? La belle au studio dormant a bien ouvert ses yeux, et la voilà déjà en train de se multiplier aux quatre coins de la ville, sa baguette magique à la main, pour animer, au milieu de la collection complète des sunlights de la région parisienne, de nouvelles héroïnes et de nouveaux héros de comédies, de drames, de vaudevilles, d'opérettes, de romans, de chansons. Ici, l'on pêche, là-bas le Pavillon brûle tout cela, histoire de rire, parce que c'est nous... les gosses et... Non, arrêtons-nous, ne nous laissons pas influencer par l'humour si particulier de certains dialoguistes de cinéma.

Depuis quinze ans qu'il m'arrive de les hanter, je ne pénètre jamais dans un studio cinématographique sans une petite émotion d'une qualité en somme toute douteuse. N'est-ce pas une sorte de snobisme? Avant d'y arriver, je me dis bien que je vais encore perdre deux heures, m'ennuyer à mourir, maugréer contre la chaleur, le manque de sièges, les câbles qui vous font trébucher... Puis aussitôt entré, le snobisme agit : personnage réel (enfin, on dit ça...), de chair et d'os avec un état civil correct, on se sent tout chose d'être admis à fréquenter ce pays de l'irréel, où se fabriquent des ombres étranges, où d'émouvantes transsubstantiations (ouf!) s'opèrent sous l'égide du demiurge qu'est le metteur en scène, où Marie Déa cesse d'être Marie Déa, Jean Marais, Jean Marais, Denise Bréal, Denise Bréal, pour devenir des êtres dont l'identité est hypothétique et le langage, sous l'oreille noire du micro, curieusement assuré. Du snobisme? Eh oui! Un snob, expliquait Thackeray, était, à la cour de Londres d'il y a cent ans, un monsieur dépourvu de titres aristocratiques, et dont par conséquent on faisait suivre le nom de la mention S. NOB., c'est-à-dire « sans noblesse »; à peu près la situation, au studio, du visiteur à qui on consent de frôler, l'espace d'une heure, la mystérieuse aristocratie que forment les personnages prêts à entrer dans la fiction et leurs adroits faconniers.

Le snob de Thackeray concevait de la honte de son manque de noblesse : et il formait le rêve de parvenir à faire partie de l'aristocratie en se mêlant obstinément aux aristocrates. Voilà né le snobisme. Est-ce le cas du visiteur au studio? De se trouver là, en présence de la machine à métamorphoser et des maîtres-sorciers, ressent-on l'envie qu'un miracle intervienne pour que l'on se transforme brusquement en Fernand Gravey (ou en Danielle Darrieux)? N'allons pas fouiller dans ces ténèbres de l'âme du snob des studios. Parmi ceux qui hantent ces lieux pour des nécessités professionnelles, il n'en est pas qui ne se soient trouvés, au moins une fois, dans le champ de l'appareil et n'aient pu s'admirer, par la suite, à l'écran. Ainsi, moi qui vous parle, Mademoiselle, je n'ai pas tenu moins de trois rôles dans *De Haut en Bas*, un film où je jouais les assistants inutiles. C'était en... attendez, en 1933, j'étais tour à tour garçon de café, voisin affolé et promeneur indifférent, aux côtés de Jean Gabin et de Michel Simon, s'il vous plaît. Et je disais même une phrase, oui, Monsieur, toute une phrase. Puis... Eh bien! on a coupé mes trois rôles, on a osé faire cela! Je suis sûr que Jean Gabin (ou Michel Simon) y a été pour quelque chose. Mais, depuis, j'ai renoncé au cinéma, oui, Madame, et je me contente d'aller voir tourner les autres.

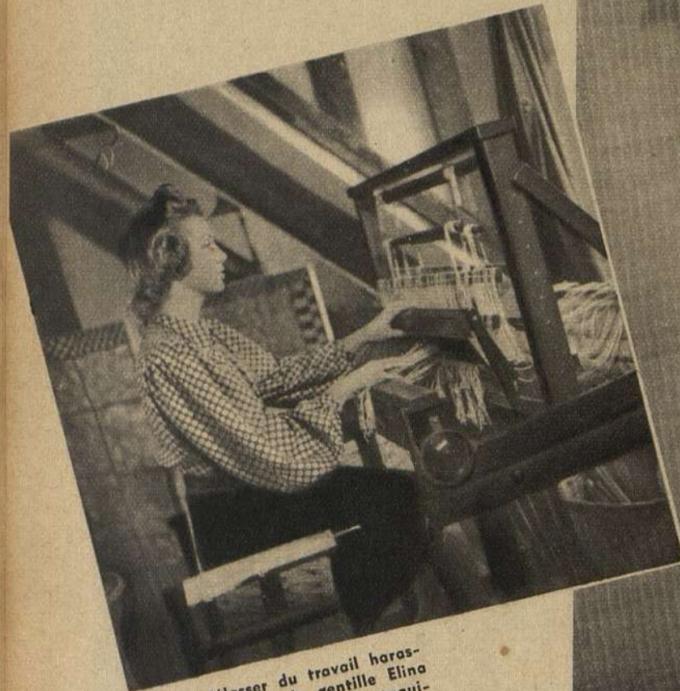
Et ils tournent à tour de bras, les autres, en ce moment. Il ne se passe pas de jour que l'on ne nous annonce un film nouveau. L'on vous dit plus haut, que le pavillon brûlait et que la pêche rendait, sous l'égide de Jean Tranchant : mais on annonce l'arrivée imminente de la duchesse de Langeais au bras de Jean Girardoux, de Cartacala et Péridichi, en la personne de Viviane Romance et Gaby Andreu transformés en gitanes, et même, tenez-vous bien, d'une baleine, d'une véritable baleine qui, pour le moment, n'héberge dans son ventre que Pierre Véry, cet inquiétant créateur d'assassins, devenu désormais le Jonas des scénaristes. Et ce n'est pas tout! Tout le monde se dispose à tourner on va tourner n'importe quoi (craignons-le, Sainte Mère de Dieu! comme dirait Raimu), et aux quatre coins de la ville, des cheminées fumantes des studios, des rondes nombreuses de nouveaux fantômes vont s'évader pour aller chasser des écrans Pépé-le-Moko et la Fille au Vautour, le Père Ducovetti et Bel-Ami.

Mais, attention! Ceux-là, on ne les chasse pas aussi facilement des écrans. Il faudra faire mieux que Julien Duvivier et Hans Steinhoff, que Marcel Pagnol et Willy Forst... Autrement, on aura beau tourner, tourner, tourner, comme les chevaux de bois, nous perdrons toute espèce de confiance en l'aristocratie fantôme des héros et des héroïnes des studios.

Nino FRANK.

LE SOURIRE LUMINEUX

PAR JEAN D'ESQUELLE



Pour se délasser du travail harassant des studios, la gentille Elina Labourdette aime à « taquiner » son métier à tisser.



Faute de partenaire, pour la grande déclaration d'amour, Elina Labourdette s'adresse à son ours en peluche. Qu'en pense Jean Marais?

Sur la place de l'Hôtel-de-Ville règne l'animation coutumière à l'heure de la sortie des bureaux et des ateliers. La place et les rues sont noires de monde. L'atmosphère est lourde et le ciel d'un noirrecour telle que tout semble recouvert d'un voile sombre. A la bouche du métro se presse une cohue indescriptible. C'est à qui arrivera le plus vite à se mettre à l'abri. L'orage qui menaçait éclate soudain. La cohue augmente. La foule au galop s'engouffre et se bouscule... Dans le couloir qui me conduit au quai, la pression se fait encore plus forte. Une jeune fille, à mes côtés, se débat pour éviter l'écrasement. Galamment, je l'aide de mon mieux à se préserver. Pendant cinq bonnes minutes, nous marchons côte à côte presque sans nous voir et sans nous adresser une parole. Enfin, nous arrivons sur le quai. La rame qui vient de s'arrêter est prise d'assaut. Je me retrouve en présence de la jeune fille, écrasé sur elle, contre la paroi du wagon. Cette situation, semblable à celle que nous venons de quitter, nous fait sourire. C'est à ce moment seule-

ment que je reconnais Elina Labourdette. — Je suis ravi de vous rencontrer, Mademoiselle. Vous allez sans doute aux Studios des Buttes-Chaumont?

— Oui !... j'ai ma première scène à tourner dans *Le Pavillon brûlé*.

— Je suis heureux de faire le voyage avec vous, j'allais justement vous interviewer au studio...

— Alors, nous voyagerons ensemble !... Le trajet est long, nous aurons le temps de bavarder.

Tout ceci dit, avec un sourire qui, à lui seul, suffirait à éclairer le triste temps que nous subissons en ce mois d'août pluvieux.

— Parlez-moi de votre film.

— *Le Pavillon brûlé* est mis en scène par Jacques de Baroncelli, d'après la pièce de Stève Passer. Je suis très heureuse de retrouver au studio, les camarades qui avaient interprété avec moi cette pièce aux Mathurins : Jean Marchat, Marcel Herrand.

— Et quels sont vos autres partenaires principaux ?

— Il y aura Pierre Renoir qui interprétera le rôle du directeur de la mine, Michèle Alfa, Bernard Blier et Jean Marais.

— A ce que je vois, vous êtes enchantée de vous retrouver avec tous ces excellents camarades. Mais Jean Marais n'est-il pas votre préféré ?

Elina Labourdette se penche gracieusement vers moi et me confie à l'oreille : « C'est le camarade le plus exquis que j'aie jamais rencontré jusqu'ici... »

Puis changeant subitement de ton : « Devrai-je ma renommée aux films d'atmosphère sombre ? Mon premier film, *Le drame de Shanghai*, était composé d'une intrigue ténébreuse avec des personnages mystérieux. Mon second est encore un film dramatique. L'action de *Le Pavillon brûlé* est située pour une bonne partie dans les sous-sols d'une mine. Je suis l'enjeu d'une rivalité entre Jean Marais et Marcel Herrand... Un document qui aurait dû être tenu secret est communiqué à un journaliste. Enquête... Un accident de mine se produit, bloquant une centaine de mineurs et l'homme que j'aime, l'ingénieur Daniel... Pour les sauver, il faut faire sauter un puits...



Il y a aussi un assassinat. Mais, rassurez-vous, à la fin, tout se termine très bien.

Nous arrivons; nous sortons du métro. La pluie a cessé, mais le ciel est toujours aussi sombre; pourtant, cheminant aux côtés d'Elina Labourdette, toutes les choses prennent une couleur plus gaie. C'est que la jeune et jolie vedette n'est pas dans la vie privée ce qu'elle est à la scène ou à l'écran. Au contraire, Elina est débordante de vie et d'entrain. Elle habite au cœur de Paris, dans l'île de la Cité, un coin délicieux qui a gardé tout le charme désuet. L'appartement d'Elina se trouve au quatrième étage d'un ravissant hôtel du XVII^e siècle. S'il faut en croire les chroniqueurs, c'est là que demeureront jadis le chanoine Fulbert et sa tendre nièce Héloïse, la célèbre amante d'Abélard. De sa terrasse transformée en un coquet jardin d'hiver, on découvre d'un côté la Seine, où quelques pêcheurs taquinent le goujon, et de l'autre les tours de Notre-Dame.

C'est dans cette paisible retraite qui évoque tout le prestigieux passé du Vieux Paris, qu'Elina apprend consciencieusement ses rôles; lorsqu'elle n'a pas de partenaires, pour lui donner la réplique, elle s'adresse à son ours en peluche et c'est à lui qu'elle fait des déclarations d'amour.

Mais voici le studio des Buttes-Chaumont — le trajet m'a paru bien court ! — Nous entrons,

le portier, après avoir salué d'un large sourire Elina Labourdette, m'indique le chemin des plateaux où l'on tourne *Le Pavillon brûlé*, production Tual.

Sur un de ces plateaux, un accident de mine vient d'engloutir tous les malheureux mineurs qui y travaillaient. La mise en scène est si bien réglée, que l'angoisse étirent tout le monde. Le décor est éclairé parcimonieusement quelques lucres blafards donnent un aspect d'un réalisme saisissant à l'accident de mine qui vient de se produire.

— Voyez, je ne vous ai pas menti, me dit Elina, toujours mes films sont empreints d'une atmosphère sombre et tragique. Mais excusez-moi, dans un instant, je tourne.

— Comme toutes les vedettes, vous êtes prédestinée. Mais qu'importe, puisque grâce à votre délicieux sourire, les films que vous interprétez se terminent sur une note heureuse.

Elina me quitte. Je la revois sur le plateau, au moment où elle se jette dans les bras de l'ingénieur Daniel (Jean Marais), sauvé de l'éboulement.

Ce tableau est si charmant, si plein de vie, Elina Labourdette est si rayonnante de joie, qu'elle illumine par sa présence le sombre décor de la mine, de la même manière que les fraîches couleurs d'un arc-en-ciel illuminent le ciel après l'orage...

Dans la mine où l'explosion vient de se produire, l'intendante Denise (Elina Labourdette) retrouve son fiancé, l'ingénieur Daniel (Jean Marais).



Par son sourire rayonnant, la charmante Elina Labourdette ramène la confiance parmi les mineurs qui viennent d'être durement éprouvés.

Vedettes

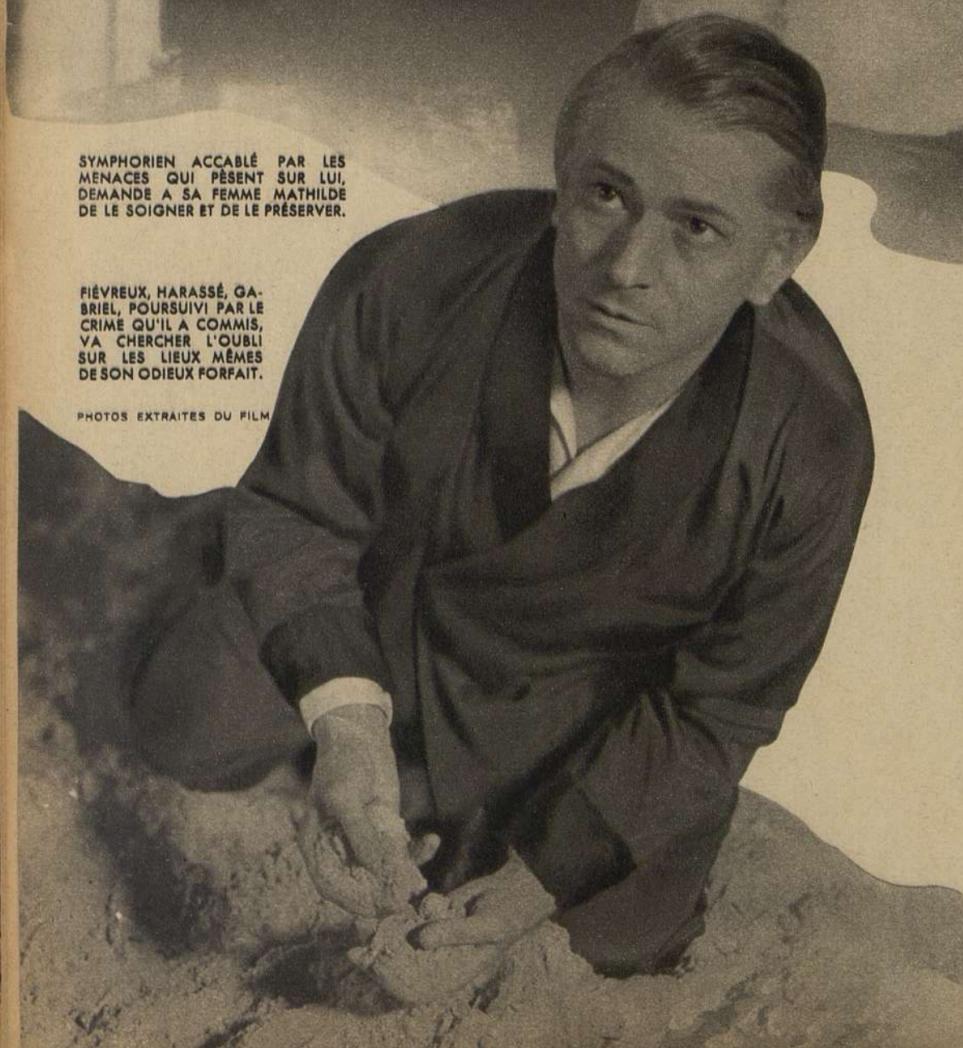
LES ANGES



SYMPHORIEN ACCABLÉ PAR LES MENACES QUI PÈSENT SUR LUI, DEMANDE À SA FEMME MATHILDE DE LE SOIGNER ET DE LE PRÉSERVER.

FIÈVREUX, HARASSÉ, GABRIEL, POURSUIVI PAR LE CRIME QU'IL A COMMIS, VA CHERCHER L'OUBLI SUR LES LIEUX MÊMES DE SON ODIÉUX FORFAIT.

PHOTOS EXTRAITES DU FILM



CATHERINE GRADÈRE A ÉTÉ FIANCÉE À SON COUSIN GRADÈRE, LUI NE L'AIME PAS. ARRIVERA-T-ELLE À SE FAIRE AIMER ?

DANS un des plus beaux coins de France, à Liogeats, au milieu de la forêt landaise, s'élève la vieille gentilhommière des Anges Noirs. Les gens qui l'habitent sont bien étranges : le chef de la famille, Symphorien Desba, est un vieux cardiaque âgé de 60 ans — sournois et rusé, qui a la passion des terres au même degré que les avarés ont la passion de l'or. Son grand désespoir est de penser qu'il ne pourra pas emporter ses forêts avec lui dans sa tombe. Le vieux grigou n'a qu'une seule affection : sa fille Catherine, laide et sèche, qui le soigne avec beaucoup de dévouement.

La femme de Symphorien, Mathilde, beaucoup plus jeune que son mari (40 ans), a élevé le fils de sa cousine André Gradère, avec une tendresse qu'elle n'a jamais eue même pour sa propre fille. Cet amour, avec les années, s'est, à son insu, transformé en un sentiment plus tendre qu'elle a beaucoup de mal à combattre.

Andrés, qui possède la moitié du château par indivision, vit toujours à Liogeats. Il est même vaguement fiancé à sa petite cousine Catherine. Oh ! ce ne sera certes pas un mariage d'amour, car Andrés a une maîtresse qu'il aime profondément : Tota qui est venue se réfugier chez son frère, jeune curé de Liogeats. Andrés espère vivre avec elle dès que ses affaires seront arrangées. " Ses affaires " c'est son mariage.

— Ecoute, Tota, explique-t-il à sa maîtresse sans se douter que Catherine les épie et entend tout ce qu'ils se disent, écoute, je ne te demande que quelques semaines de patience. Vois-tu, mon père a vendu toutes mes terres à mon oncle Symphorien, mais, après sa mort, Catherine en héritera.

DISTRIBUTION

SYMPHORIEN DESBA . . . CHARPIN
MATHILDE DESBA . . . G. DERMOZ
CATHERINE DESBA . . . DINA BALDER
ANDRÈS GRADÈRE . . . ANDRÉ FOUCHÉ
GABRIEL GRADÈRE . . . HENRI ROLLAN
GERCINTHE (la vieille bonne) . . . P. CARTON
L'ABBÉ FORCA . . . PAUL BERNARD
TOTA . . . SUZY PRIM
ALINE . . . FLORELLE

GABRIEL GRADÈRE, LE DÉVOYÉ, POUR METTRE FIN AUX "CHANTAGES" DE SA MAÎTRESSE, L'ENTRAÎNE DANS LES LANDES POUR L'ASSASSINER.

Le seul moyen que j'ai de ravoïr mes terres est de l'épouser. Mes terres... mes forêts... tu n'es pas du pays, alors tu ne peux pas comprendre ce que cela représente pour moi...

Pendant ce temps, le père d'Andrés Gradère, un affreux dévoyé qui vit, à Paris, de trafics plus ou moins louches, a une discussion orageuse avec Aline son ancienne maîtresse qui connaît tout son passé et le fait "chanter" pour obtenir de l'argent.

— Mais, Aline, je n'ai plus rien !
— Si, par ton fils il te reste le moyen d'obtenir quelque chose.

— Non, je ne dépouillerai pas Andrés. Non ! cela, du moins, je ne le ferai pas.

— Mais puisque lui-même y consent, puisque son mariage dépend de ce marché !

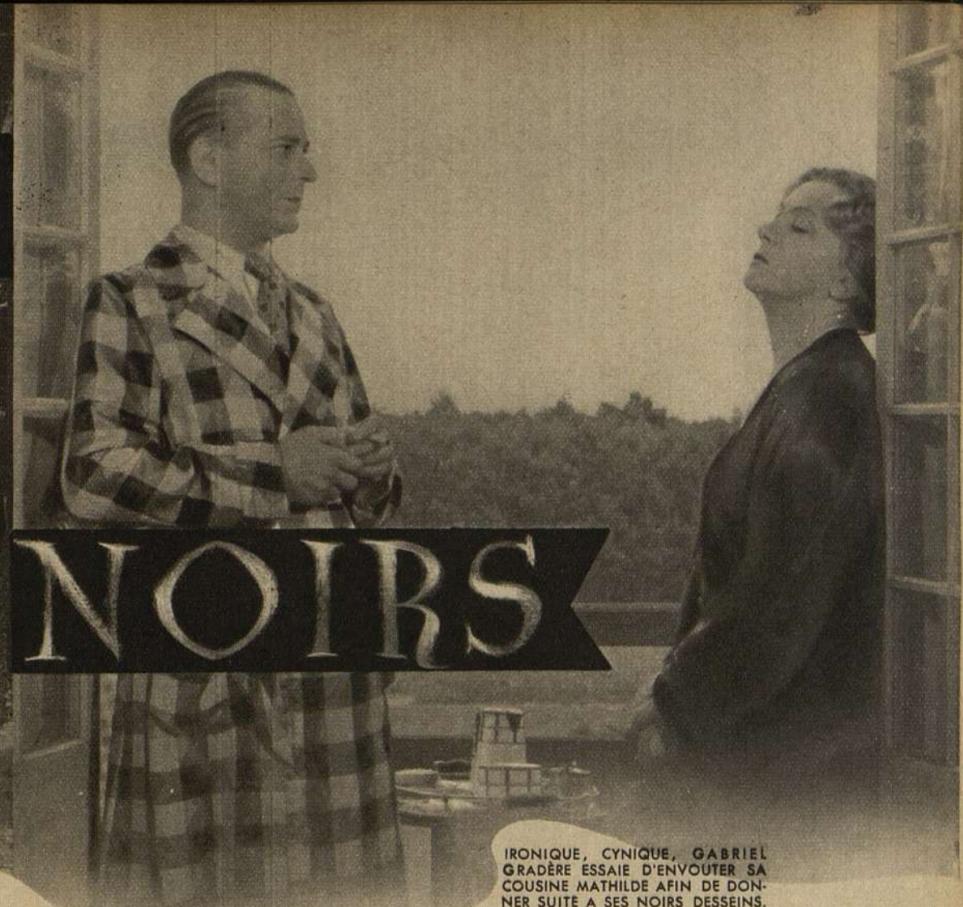
Comme Gradère a un dernier sursaut d'honnêteté, Aline lui fait entrevoir à demi-mots qu'un certain marquis, dont il aurait jadis brisé la vie, était résolu à tout pour se venger. Le "chantage", toujours le "chantage"... Et Gradère est forcé de s'incliner tandis qu'en terminant son verre de porto, sa maîtresse lui lance avant de partir.

— Je te donne une semaine ! Avoue que je suis bonne fille !...

Le mariage de son fils doit en effet lui rapporter une cinquantaine de mille francs, du fait de l'apport que fait Andrés de sa dernière lande dans sa corbeille de mariage, lande que le vieux Symphorien doit lui payer en espèces le jour de la signature du contrat.

Le fameux jour arrive. Tous sont réunis au château. L'acte de vente est signé par Andrés. Enfin cette dernière terre tant convoitée par le père de

NOIRS



IRONIQUE, CYNIQUE, GABRIEL GRADÈRE ESSAIE D'ENVOÛTER SA COUSINE MATHILDE AFIN DE DONNER SUITE À SES NOIRS DESSEINS.

RÉALISÉ PAR WILLY ROZIER, D'APRÈS LE CHEF-D'ŒUVRE DE FRANÇOIS MAURIAC, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, ROMANCÉ PAR G. DE LA PALME

Catherine est à lui. C'est alors que la jeune fille, appelée par Symphorien, entre dans la pièce et déclare d'une voix sèche :

— On ne m'a jamais demandé mon avis. Je ne suis la fiancée de personne.

Devant ce coup, Andrés et son père sont complètement atterrés et, comme le jeune homme déclare son intention de quitter le château, Gradère lui ordonne de rester dans cette maison qui est la sienne :

— On t'a tout pris, on t'a dévalisé, mais le château reste indivis. Tu y es chez toi, et j'y suis aussi puisque je suis ton invité : j'y resterai tout le temps qu'il faudra.

En prononçant ces dernières paroles, il cherche des yeux le regard du vieux Symphorien qui baisse la tête et l'observe en dessous :

— Le temps qu'il faudra pour quoi ?

— Pour vous faire rendre gorge !

La vie s'organise au château ; Gradère a conçu un plan diabolique. Il sait que Symphorien est cardiaque et que la moindre émotion peut lui être fatale ; aussi soumet-il les habitants du château à un véritable régime de la peur. La nuit, sans savoir d'où cela provient, de grosses pierres viennent briser les carreaux de la chambre du malade...

Parfois un chien hurle à la mort, un rideau frémit, des coups sourds sont entendus... A chaque fois, Symphorien a une crise d'asthme et Gradère ne désespère pas de parvenir à ses fins criminelles.

— Mathilde aime mon fils, pense-t-il, veuve, elle sera libre de l'épouser et Andrés sera le maître ici.

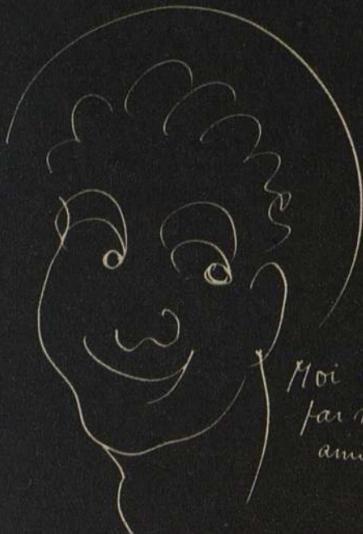
Un jour, par une lettre subtilisée, Symphorien apprend l'existence d'Alice, la redoutable maîtresse de Gradère et ses menaces de chantage ! Enfin il tient le moyen de se débarrasser de Gradère ! Il écrit en secret à cette femme et l'invite au château. Elle doit arriver la nuit sans prévenir personne — Catherine seule devant aller l'attendre à la gare — et quand Gradère la verra, craignant le scandale, il s'en ira. Du moins, c'est ce que pense le vieux malade qui a compté sans le père d'Andrés. Celui-ci a appris, par une indiscretion de Catherine, la machination ourdie contre lui. Aussi il est bien décidé d'en finir une fois pour toutes avec son ancienne maîtresse devenue sa dangereuse ennemie.

Et, lorsque Aline arrive à Liogeats, ce n'est pas la fille du vieux Symphorien qui l'attend, mais Gradère lui-même, qui s'était arrangé auparavant pour téléphoner à Catherine que sa maîtresse arriverait trois jours plus tard. Il a tôt fait de rassurer Aline, seule sur le quai désert, déjà pétrifiée par la présence de cet homme qu'elle sait prêt à tout.

— Je t'épouse, ma mignonne, mon fils épouse Catherine, tout le monde s'épouse, ce sera ravissant.

Il l'entraîne dans le bois sous prétexte de prendre un raccourci. Pendant longtemps, il joue avec elle, comme le chat joue avec la souris, puis arrivés dans une sablière abandonnée, il l'étrangle, enterre le corps dans le sable et rentre tranquillement au château. Mais Andrés qui ne pouvait trouver le sommeil, l'a entendu rentrer et l'a aperçu montant l'escalier en se dissimulant, ses chaussures pleines de boue à la main.

(Suite page 26.)



Moi vu
par mes
amis



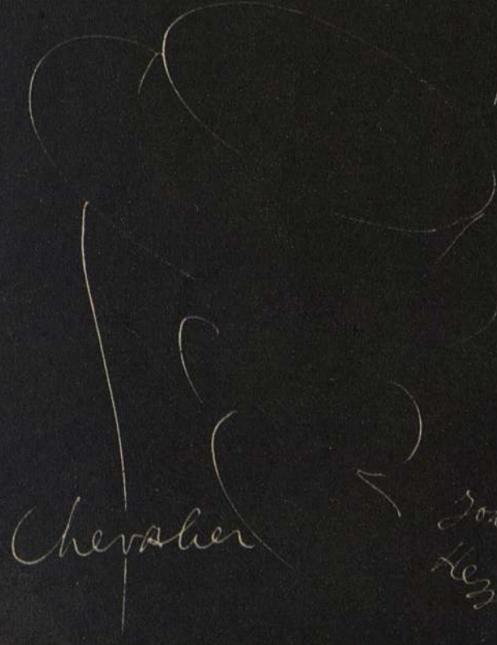
Harry Beau



Corinne
Luchaux



Miss

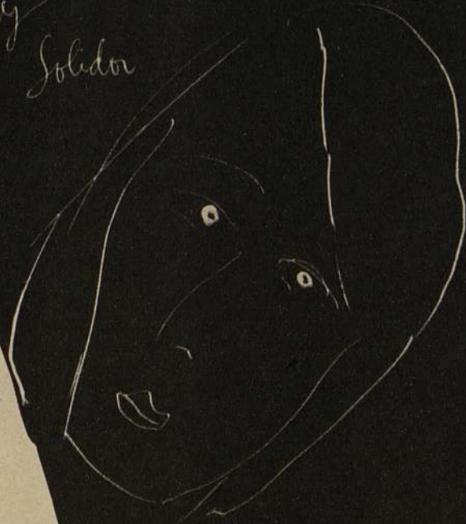


Chercher

Johnny
Hes

Chers Lecteurs,
 Mon ami René Lhorté me demande les
 dessins de redettes.
 quoique vous en pensez, je ne connais
 pas plus les "redettes" que vous - je les
 "SAIS" d'après ce que j'ai vu au théâtre -
 cinéma et au théâtre.
 Alors, je voy le livre comme je le
 vois, ou comme j'essaye de vous le
 décrire.
 En m'excusant bien entendu auprès
 de mes amis, modeste dessinateur -
 supplie humblement de ne pas se
 reconnaître -
 ce qu'ils ne manqueraient pas d'ailleurs!
 Bien Amicalement
 A vous
 Charles Chauvin.

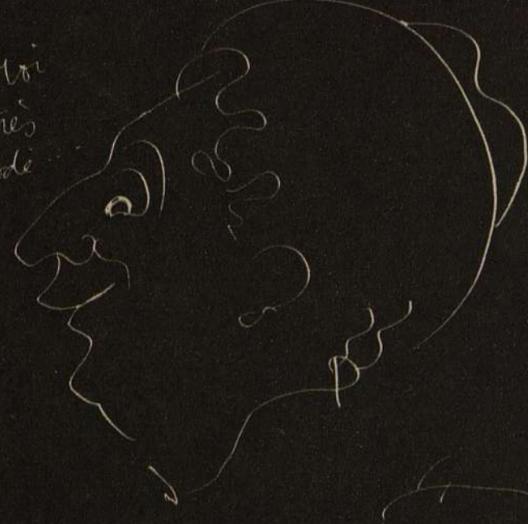
Suzzy
Solidor



Moi
très
déprimé



Jean
Cocteau



Raimu

Danielle
Darrieux

LA PREMIÈRE JOURNÉE DE TRAVAIL DE...



Aussitôt débarqué du train, sans prendre une minute, Léon Mathot entraîne Georges Flament avec qui il examine le « Plan de Travail ».



Puis, dans le bureau du metteur en scène, c'est une étude approfondie du scénario et du découpage. Flament est une vedette qui aime son travail.

LÉON MATHOT donnera, lundi prochain, aux studios de Saint-Maurice, le premier tour de manivelle de *Cartacalha, reine des Gitanes*. Ce film nous vaut la rentrée du couple Viviane Romance - Georges Flament. Mais Georges Flament est arrivé tout seul en gare de Lyon, alors que les amis de Viviane — qui tourne encore dans le Midi — s'étaient dérangés, avec des gerbes de fleurs, pour l'accueillir à sa descente du wagon. Et je pense à la déconvenue de certains de nos confrères qui n'ont pas hésité à faire le voyage jusqu'à Dijon pour être les premiers à photographier et interviewer la célèbre vedette... Georges Flament rejoignait aussitôt — sur le quai — son metteur en scène et s'en allait avec lui pour commencer une première journée de travail. De nouveau, nous verrons tourner Georges Flament et Viviane Romance dans les studios parisiens. Ils ont interprété ensemble, sur la Côte d'Azur, *La Vénus de l'Or*, sous la direction d'Abel Gance et *Une Femme dans la Nuit*, réalisé par Gréville. Aussitôt les prises de vues de *Cartacalha* achevées, Georges Flament repartira pour entreprendre un nouveau film de Gréville. Il reviendra à Paris en décembre, sans doute pour paraître sur la scène d'un de nos meilleurs théâtres.

B.F.

GEORGES FLAMENT

Le voici enfin discutant dans le détail les maquettes des décors. Demain, Viviane sera là. On pourra tourner « *Cartacalha, reine des Gitanes* ».

REPORTAGE JEAN CUVELIER — PHOTOS MEMBRE



ANNIE VERNAY

PAR BERTRAND FABRE

On apprend la mort survenue à bord d'un paquebot en rade de Buenos-Ayres de la jeune vedette Annie Vernay. Se rendant à Hollywood par l'Amérique du Sud, Annie Vernay qui n'était âgée que de 19 ans, a succombé aux suites d'une fièvre typhoïde. Elle laisse dans les milieux cinématographiques parisiens le souvenir d'une charmante camarade et d'une artiste pleine de fougue juvénile.

★

CETTE nouvelle nous a tous bouleversés. Elle est arrivée comme une bombe. Nous n'osons y croire.

Annie Vernay, si vivante, si douée, si trépidante de jeunesse, si pleine de grâce, Annie Vernay meurt à dix-neuf ans!

Alors que l'avenir s'ouvrait brillant devant elle, le destin est venu interrompre sa vie.

J'ai beaucoup pleuré en apprenant cette chose affreuse: Annie Vernay, pour moi, c'était une bonne camarade — ma meilleure amie peut-être — un bon copain, un chic type...

Annie, c'était une jeune fille de France, aimant l'air pur, la campagne, la nature, tout ce qui est beau, tout ce qui est frais. C'était une jeune fille saine, sportive, jolie, spirituelle, ayant toujours un mot aimable et le sourire aux lèvres. Elle resplendissait de la joie de vivre!

Il y a deux ans, je me souviens, nous étions allés ensemble à la foire du Trône, voir une voyante réputée pour sa lucidité. Et savez-vous ce qu'elle lui a prédit, la pythonisse? Une longue vie!

Annie riait très fort: — Tu te rends compte, me disait-elle, je vais peut-être devenir centenaire. Une longue vie, à moi toute seule, c'est formidable!

Elle aimait la vie, et la mort l'a surprise! Annie s'amusait à suivre des cours de claquettes avec un spécialiste du genre: c'était sa plus grande passion!

Quelle simplicité chez elle! Elle n'était pas snob pour un sou! On la voyait circuler aussi bien au volant de sa voiture que sur la plate-forme de l'autobus. Le soir, quand elle rentrait du studio, elle aidait sa jeune sœur Astrid et son jeune frère Alex à faire leurs devoirs.

C'était la bonté même. Entre deux films, elle passait son temps à visiter les familles nécessiteuses, allant de taudis en taudis, soulageant les misères, s'intéressant à l'infortune des pauvres gens. Elle ressemblait à une bonne fée; je l'appelais la « blonde au cœur d'or ».

Vous souvenez-vous, metteurs en scène, producteurs, artistes, assistants et machinistes, de sa tristesse, quand elle vous vit partir vers la fin d'un mois d'août pour une vilaine aventure?

Dès ce jour, elle commença à penser à vous, à vous écrire, à travailler pour vous. Elle tricota à longueur de journée, et se ruina à envoyer des colis. Elle devint la marraine d'une escadrille. En plein hiver, malgré la neige et le froid, elle n'hésita pas à aller voir au front ses « filleuls » à l'occasion de Noël: elle partagea leur vie 48 heures, faisant elle-même la « popote » au-dessus de la « roulante », distribuant dans la nuit froide une bonne soupe chaude; et en plus de tous ces cadeaux, elle offrait un objet particulièrement recherché dans le secteur: son portrait... presque grandeur nature!

PHOTO EXTRAITÉ DU FILM

Une belle attitude d'Annie Vernay dans « *Le Collier de Chanvre* ».

... Celle que vous ne verrez plus

VOIR PAGE SUIVANTE



En compagnie d'un professeur de claquettes, Annie apprend quelques pas de cet art difficile.



Annie circulait dans Paris aussi bien au volant de sa voiture que sur la plate-forme d'un autobus.

Pendant la guerre, Annie Vernay était la marraine et la mascotte d'une escadrille d'aviateurs à qui elle remit un portrait d'elle inédit.



ANNIE VERNAY ÉTAIT UNE SPORTIVE AUDACIEUSE,

Annie Vernay voulait être avocate ; mais un concours de photos la dirigea vers le cinéma. Elle allait encore à l'école quand elle tourna son premier film *Le Mensonge de Nina Pétrovna*, qui lui valut un cachet de 80.000 francs. Puis, elle fut une délicieuse Charlotte dans *Werther*, une exquise princesse dans *Tarakanova*. Ce fut ensuite *Les Otages*, *Chantons quand même*, *Le Collier de Chanvre* et *Bifur*.

Quelle adorable vedette ! Un roi, qui assistait à la présentation d'un de ses films, vint la féliciter à l'issue de la projection, et lui dit — je ne sais plus aimable compliment :

— Mademoiselle, jusqu'à présent, j'ignorais ce que l'on appelait une vedette. Maintenant que je vous ai vue, je sais qu'il s'agit d'une personne comme vous, ravissante et pleine de talent.

Annie Vernay, c'était l'espoir du cinéma français. Nous savions, qu'après un séjour sur la Côte d'Azur, elle s'était embarquée à destination de l'Amérique. Et nous nous faisons une fête de célébrer un jour son retour à Paris.

On serait allé l'attendre à la gare. On l'aurait vue apparaître toute blonde à la portière d'un wagon tout bleu. On aurait trouvé une idée de reportage. On aurait essayé de « griller » les confrères. On l'aurait suivie jusque chez elle.

ELLE AIMAIT LA NEIGE ET LES GRANDES ESCALADES.

On l'aurait photographiée dans son appartement du square Villaret-Joyeuse. On l'aurait emmenée au Bois ou sur les Champs-Élysées, qu'elle aimait tant. On lui aurait consacré quatre pages, une couverture. On aurait fait « sauter » au dernier moment des articles d'une actualité moins brûlante. On aurait réalisé un tour de force avec la « Néo ». Et l'on aurait été les premiers à sortir : « Annie Vernay redevenue parisienne... »

Mais le journal est là, sous nos yeux, qui nous rappelle à la triste réalité.

Un gros titre imprimé en première page s'étale en caractères gras et noirs :

ANNIE VERNAY,

qui fut Charlotte à l'écran, meurt à dix-neuf ans.

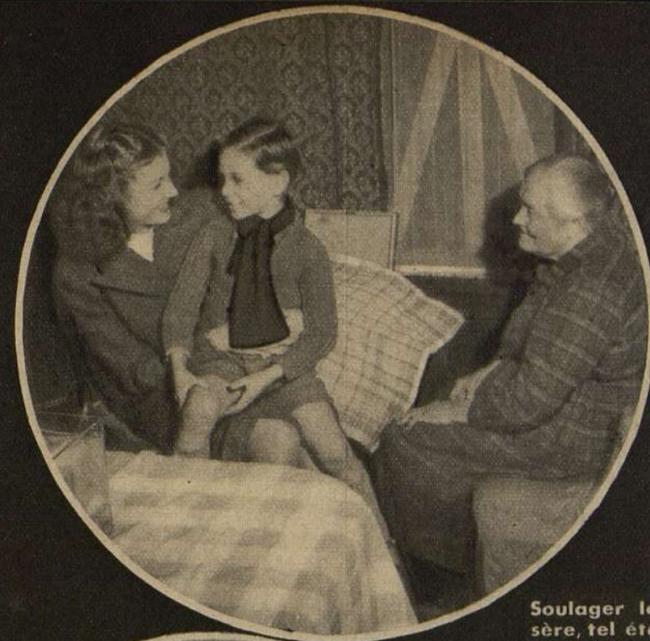
Une étoile vient de s'éteindre : Annie Vernay n'est plus. Nous aurions tant aimé crier joyeusement :

« Bonjour Annie », comme nous avons dit « Bonjour Michelle », « Bonjour Micheline ».

Et voilà qu'il faut murmurer, doucement, avec des larmes dans la voix :

« Au revoir Annie, adieu petite fille ! »

Bertrand FABRE.



Soulager la misère, tel était l'idéal de notre jeune étoile.



Souvent, on la voyait sur le lac du Bois de Boulogne appelant les cygnes majestueux et conquis par sa jeune grâce.

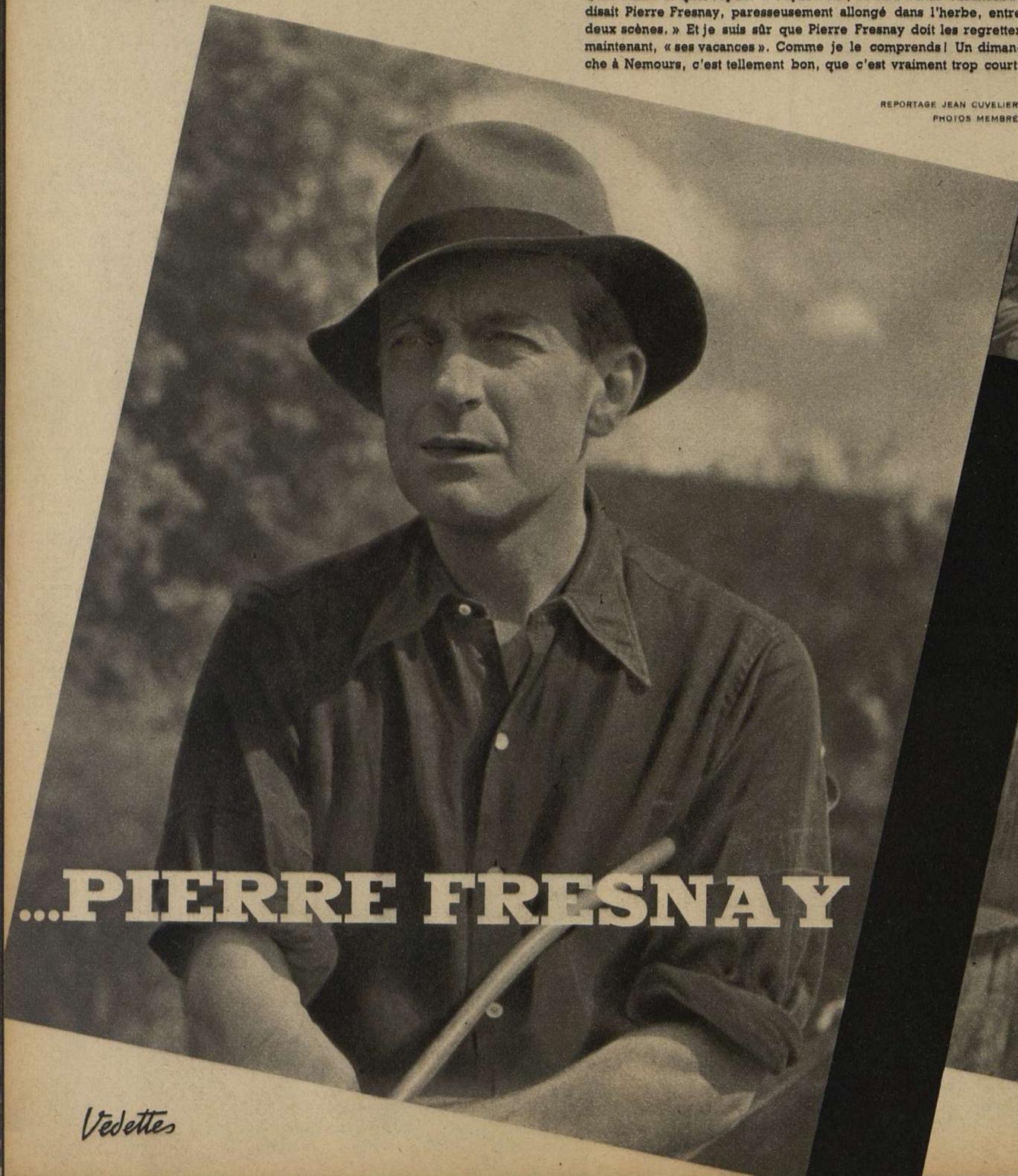
Annie Vernay, telle qu'elle était et telle que nous ne la reverrons jamais plus.



UN DIMANCHE A NEMOURS AVEC...

Huit heures ont sonné au clocher de la vieille église, et la petite ville s'est éveillée avec un joli sourire ensoleillé, en revêtant sa robe du dimanche... Elle s'est parée de ses plus beaux atours pour accueillir un hôte de qualité : Pierre Fresnay. Il est arrivé de Paris à bicyclette, pour venir faire du cheval à travers la campagne... Mais vous devinez bien qu'il ne s'agit pas d'un simple amusement. En réalité, Pierre Fresnay a tourné en extérieurs, « Mamouret », la pièce de Jean Sarment. Quelle joie cependant de travailler dans un cadre aussi charmant. Quel calme et quel repos ! « Voyez-vous, ce sont « mes vacances », disait Pierre Fresnay, paresseusement allongé dans l'herbe, entre deux scènes. » Et je suis sûr que Pierre Fresnay doit les regretter maintenant, « ses vacances ». Comme je le comprends ! Un dimanche à Nemours, c'est tellement bon, que c'est vraiment trop court.

REPORTAGE JEAN CUVELIER
PHOTOS MEMBRE



...PIERRE FRESNAY

Vedettes



Quand on tourne en extérieurs, il faut se méfier des "fausses teintes". Le chef opérateur Matras prend ses précautions en observant le ciel à l'aide d'un "verre jaune".



Pierre Fresnay incarne Marcus, le fils du "briseur de chaîne". Sa présence trouble les jeunes filles. Elles l'admirent quand il se promène avec son cheval.



C'est le meilleur en scène Daniel Norman qui réalise "Mamouret", avec Pierre Fresnay, Charles Dullin, Marcelle Géniat, André Brunot, Ginette Leclerc et Georges Rollin.



Blanchette Brunoy : Marie Jo, Gilberte Géniat : Esthelle et Ginette Baudin : Gisèle, sont les trois petites cousines amoureuses de Pierre Fresnay, dans le film.



A quatre ans, Mauricette Raymonde chez le photographe. Qui aurait dit que cette petite fille, qui caresse gentiment un mouton en peluche, deviendrait un garnement ?

Au programme d'un cabaret des Champs-Élysées, entre un chansonnier et une danseuse : Jean Raymond.

C'est un jeune homme sympathique, aux cheveux bruns, aux traits fins. Il chante d'une voix qui rappelle un peu celle de Réda Caire, des mélodies.

" Je voudrais parler à Mlle Raymonde-Mauricette Latour, s'il vous plaît.

Le jeune artiste vient vers nous et nous donne une poignée de main virile.

— Bonjour, Mademoiselle!

— Monsieur! corrige-t-il aussitôt, peiné de la méprise.

Cette confusion s'explique aisément. Raymonde-Mauricette Latour qui chante sous le nom de Jean Raymond, est restée en plan, entre deux sexes, à cause de la guerre.

Voici son histoire : il y a déjà eu quelques cas de changement de sexe ? Jean Raymond en augmente le nombre. On se souvient de cette coureuse à pied tchécoslovaque qui participa d'abord à des épreuves féminines, puis se mesura quelques mois plus tard avec des hommes.

Les parents de Mauricette Latour sont de braves ouvriers. Dès son plus tendre âge, leur fillette les déconcerta. Elle avait des manières brusques et préférait la compagnie des garçons. A la sortie de l'école, elle jouait aux billes avec des camarades masculins, laissant à leurs poupées, ses compagnes d'étude dont Rose Avril faisait partie. Pour une distribution de prix, sa mère lui avait commandé une robe ravissante en organdi. Le coiffeur lui avait assoupli les cheveux en ondulations du plus bel effet. Mais Mauricette se présenta à la cérémonie en tablier noir et les cheveux tondus. Elle détestait les



Mauricette déchirait ses robes, se faisait tondre, jouait aux billes, grimpaux arbres. Mais pour ne pas peiner sa mère, elle savait redevenir petite fille.

coquetteries et souffrait de porter des vêtements de fille. Dans la rue, quand elle croisait des gens, Mauricette se découvrait.

Enfin, la fillette obtint de sa mère la permission de porter un pantalon de golf, une veste de sport et une casquette.

C'était une première étape.

Mauricette grandissait... Les dons artistiques d'un de ses proches parents se retrouvaient en elle. Et elle décida de faire une carrière au music-hall, après avoir travaillé plusieurs mois comme cousette, dans un atelier.

Mauricette chanta au Petit Casino, à Bobino, à Mimi Pinson et fit plusieurs tournées. Son répertoire comprenait des chansons de Georgius et des chansons de troupier.

Les choses auraient duré ainsi. Mais la loi était là qui guettait l'étrange jeune fille ou plutôt le jeune homme ignoré. Si les hommes ont le droit de porter des vêtements féminins, les femmes, par contre, n'ont pas le droit de se vêtir d'une façon masculine. Mauricette se trouvait dans un mauvais cas! Maître Théodore Valensi entrepris les démarches nécessaires à son changement d'état civil. Pour parer au plus pressé, il demanda une audience au Président de la République espérant faire accorder à sa

C'était une FILLE

PAR
CLAUDE DELPEUCH



PHOTOS PERSONNELLES ET « VEDETTES »



18 ans. Une jeune fille aux cheveux boudés, des yeux rieurs, une bouche charnue et vermeille. Elle a déjà été demandée en mariage.

LA NATURE NE RÉUSSIT PAS TOUJOURS DU PREMIER COUP. LA, OU ELLE AVAIT PRÉVU UNE FILLE, C'EST UN GARÇON QUI ADVINT SANS DOUTE, LES CAS DE CETTE ESPÈCE SONT RARES ET IL VAUT MIEUX QU'IL EN SOIT AINSI, CAR UNE TELLE TRANSFORMATION CHEZ UN INDIVIDU NE VA PAS SANS DE NOMBREUSES COMPLICATIONS. IMAGINEZ, MADAME, CE QUE DEVIENDRAIT VOTRE VIE, SI DEMAIN, VOUS DEVENIEZ UN HOMME.

C'est un GARÇON



Quelques années plus tard... Cette fois, ça y est ! Mauricette-Raymonde n'est plus. Vive Jean Raymond ! Habits masculins, allure virile. Voici un jeune homme accompli. Il veut se marier, fonder un foyer, avoir des enfants... Peut-être est-ce avec Mademoiselle Ritza, sa partenaire.

" cliente " le droit de se vêtir comme un homme.

Cette autorisation ne fut pas accordée. Mais le changement d'état civil appuyé par des certificats médicaux était en bonne voie. Il devait être, en outre, légitimé par une ultime intervention chirurgicale qui devait faire de Mauricette Latour, Maurice-Raymond Latour.

Là-dessus la guerre survint. Mauricette aurait voulu partir. Mais on n'accepta pas son engagement. Les chirurgiens et les autorités la laisserent tomber. Les choses en sont là! Ce garçon de 21 ans est une fille pour l'Etat!

Il n'a pas droit à la carte de tabac. On lui délivra une carte d'habillement qui lui donne droit à des robes. Et, en guise de papiers d'identité, il présente des coupures de journaux.

Jean Raymond attend son nouvel état civil pour se marier. Il désire ardemment avoir des enfants et fonder une famille. En attendant il souhaite de devenir un Don Juan. C'est sa revanche sur la vie!



Jean Raymond sur un banc des Champs-Élysées, a rendez-vous avec sa fiancée. C'est encore lui qui enlace tendrement celle qui est sa grande amie : la gentille violoniste Ritza.



VEDETTES EN CHARADE LES ANGES NOIRS

PAR SUZY

(Suite de la page 15.)

RÉPONSE A NOTRE 6^e PROBLÈME C'EST LYS GAUTY

- 1^o **LYS** parce que **LYS** toré rick (L'historique).
2^o **GAU** » » **GAU** frète (Gaufrette).
3^o **TY** » » **TY** mort est (Timoré).

7^e PROBLÈME

Ma première a pignon sur la Sainte-Colline.
Ma deuxième n'est plus... pleurons la [pauvre Rinne].
Ma troisième, attention!... va se f... [par terre].
Ma dernière a le don de barber ma [première].

Et mon Tout... C'est ?
Celle qu'on voudrait plus souvent Voir vivre et vibrer à l'écran.
Inoubliable prisonnière
Dont on admire l'âme fière.
Sais-tu qu'avec ou sans barreaux
On souhaite applaudir bientôt
Ton interprétation divine,
Et dire en chœur... « Enfin !... »

SOURIEZ JEUNE...

Dans toutes les restaurations des dents la vue de l'or est inesthétique. Tous les travaux : obturations, couronnes, bridges, etc., sont désormais rendus invisibles grâce à leur exécution en *Céramique*. Des spécialistes ont créé le Centre de *CÉRAMIQUE DENTAIRE*, 169, r. de Rennes, Littré 10-00 (Gare Montparnasse).

Le 1^{er} septembre, réouverture des COURS de COIFFURE

Saint-Lazare, 14, place du Havre. Prix modérés. Facilités de paiement. Placement assuré.

PIERRE, 3, faub. Saint-Honoré, ANJOU 14-12

le Maître de la Permanente coiffe toutes les grandes vedettes

Avez-vous pris votre CARTE de CHANCE ?

Un billet de la Loterie Nationale.

POUR LA TOILETTE DE VOTRE CHIEN, UNE SEULE ADRESSE :
6, rue de Moscou - Eur. 41-79
TOILETAGE par SPÉCIALISTES RÉPUTÉS
TOUS ACCESSOIRES

VOTRE PRISONNIER PEUT DÉSORMAIS RECEVOIR "VEDETTES"

Nous sommes heureux d'informer nos nombreux amis qui nous ont demandé de souscrire un abonnement en faveur de leurs prisonniers, que désormais l'envoi de « Vedettes » dans les camps est autorisé. Il suffit que le prisonnier souscrive directement un abonnement par la direction de son camp, auprès de la Maison Auslandszeitungshandel, C.M.B.H., Cologne, Stolkgasse 25,31, qui est chargée de répartir notre publication.

Avisez donc tout de suite votre prisonnier de cette heureuse nouvelle.

A partir de ce jour, André n'est plus le même. Il est sombre, renfermé, et reste des heures dans sa chambre à bricoler avec son fusil de chasse. C'est là que Catherine vient un jour lui faire l'aveu de son amour. Elle sait qu'il ne l'épousera que pour ses terres, qu'il a une maîtresse qu'il aime, mais elle lui pardonne tout ; elle est même prête à tout lui donner pour éviter de le voir souffrir.

Par phrases entrecoupées, André la questionne :
— Toi qui sais bien des choses, dis-moi la vérité.
Mais Catherine baisse la tête sans répondre et André craint de soupçonner l'affreuse vérité sur son père.

A ce moment, une dispute plus terrible encore que celles qu'avait lieu chaque jour entre Symphorien et Gradère, éclate. Celui-ci s'était caché dans la penderie de la chambre du malade afin de lui faire peur. Symphorien traite Gradère d'assassin, devant André et Catherine accourus.
Gradère ne relève pas l'insulte, au grand désespoir de son fils qui aurait voulu le voir réagir. André emmène son père qui est malade, dans sa chambre, mais ne cherche pas à le soigner. La maladie de Gradère devient grave, il est soigné par Catherine et la vieille bonne Gerolithe. Une nuit que la fièvre est encore plus forte, il se lève, court dans la lande en pyjama, pieds nus, et s'arrête dans la grande sablière pour gratter le sable de ses mains. C'est là que Catherine et son fils, qui revenaient de chasser le canard à la tonne, l'aperçoivent dans sa triste besogne, mais ils détournent la tête et continuent leur chemin. Gradère a vu leur geste. Il se relève, hagar, court à travers les pins et échoie, moribond, au seuil du presbytère où il est venu chercher un dernier asile. Il fait l'aveu de son lourd passé à l'abbé Forea, qui lui pardonne ses fautes.

C'est là qu'André vient le voir pour la dernière fois.
— Petit, je vais mourir... Oh! sois tranquille, je me suis mis en règle avec la Justice divine... J'ai cependant une dernière volonté à t'exprimer...
— Père !
— Promets-moi que tu oublieras Tota et que tu resteras fidèle à Catherine.

— Père, je te le jure!...
— C'est bien, maintenant, va-t-en la retrouver...
André a promis... Son destin est désormais fixé. Il dit un suprême adieu à son père dont le souffle s'arrête déjà et va rejoindre Catherine qui l'attendait à la lisière des grands pins, puis les jeunes gens disparaissent dans la laçle vers le château pour un bonheur enfin possible.

Jean d'ESQUELLE.

Courrier de Vedettes

★ **Admiratrice de Bernard Lancret.** — Puisque tel est votre désir, venez donc nous voir quand vous passerez à Paris. Nous nous ferons un plaisir de vous faire visiter la salle de rédaction de notre journal qui semble si fort vous intriguer. Nous avons fait parvenir votre lettre à Bernard Lancret, mais nous ne pouvons pas vous assurer sa réponse immédiate. « Vedettes » propose, mais les vedettes disposent.

★ **Danielle et moi.** — Vous allez compromettre à jamais Danielle avec votre pseudonyme qui manque de discrétion. Espérons que les grands favoris de Danielle ne se fâcheront pas trop de votre audace. Voici quelques réponses à vos multiples questions. Les films que Jean Weber a tournés sont très variés. Il a fait preuve dans le choix de ses scénarios d'un éclectisme très curieux. En voici la liste complète : « Figaro » avec Marie Bell, Van Duren et Arlette Marchal. « Le Collier de la Reine » avec Marcelle Chantal. « L'Alibi » en 1931 avec Desfontaines. « Flambeau » avec Francien. « Le Monsieur de Minuit » avec Josseline Coël. « Mon amant l'assassin », « Un coup de téléphone », « Occupe-toi d'Amélie », « Il était perdu un marié », « Le coucher de la mariée », « La Femme invisible », « Les suites d'un premier lit », et le dernier, « Le Tour de Niéles » avec Jacques Varennes et Tonia Félor.

Pour la somme de 110 francs tous frais compris, nous vous ferons parvenir les 33 numéros qui vous manquent, y compris le numéro de Pâques à 6 francs.
Vous pensez bien que nous ne pouvons pas répondre pour M. Sacha Guity. Ecrivez-lui, demandez-lui tous les renseignements que vous voudrez, et le maître journal s'il doit ou non vous faire une réponse.

★ **Mlle Annie Dordyne.** — Votre lettre est très intéressante, mais il ne nous est guère possible de vous répondre dans notre courrier. Viendrez-vous à Paris? De vive voix nous pourrions plus facilement vous aider, vous guider dans le métier que vous voulez choisir. Une simple adresse d'une agence ou d'un producteur ne vous serait guère utile pour ce que vous voulez faire de votre physique, de votre emploi, de vos possibilités et aussi de la chance que nous vous souhaitons de tout notre cœur.

★ **Fleur de Savoie.** — Votre lettre a bien été transmise. Les deux artistes que vous nous citez ne sont pas mariés. Quant aux âges que vous leur donnez, c'est à peu de chose près exact. Avant la guerre, il existait bien des groupements reliant les artistes catholiques, mais c'était surtout sous forme de patronages. Pour le moment, ils n'ont pas repris leur activité. « Sérénade » est un vieux film qui ne passe pas à Paris actuellement.

★ **Dominique.** — Olga Tchekowa et Paula Wessely sont Viennoises; Jenny Jugo, Magda Schneider et Brigitte Horney sont Allemandes. Pour ce qui est des deux autres vedettes françaises dont vous nous parlez, vous êtes assez physionomiste, mais elles ne sont pas mariées, du moins entre elles.

★ **Claude, grande amie de « Vedettes ».** — Mais certainement, ce sera avec plaisir que nous ferons parvenir à Tino Rossi la lettre de vos deux camarades ; toutefois, dès que nous aurons la possibilité de le joindre, car actuellement il est sur la Côte d'Azur, mais il ne tardera pas à revenir à Paris, où l'attendent des projets cinématographiques. Quant à vous, continuez vos études en ne délaissant pas ce qui peut vous amener à réaliser votre rêve : « Faire du cinéma. » Venez ou écrivez-nous pour assister à une de nos auditions « Espoirs de Vedettes », où nous vous dirons sincèrement si vous pouvez persévérer dans votre idée.

★ **Admiratrice de Micheline Presle.** — Nos photographies d'artistes, dédiées ou non, de notre collection « Vedettes » sont mises en vente au prix de 10 francs la

photo, plus 3 francs de frais d'emballage. Vous pouvez aussi venir les acheter directement à nos bureaux : 49, avenue d'Iéna. Pour Micheline Presle, comptez deux ans de plus. Nous venons, dans notre numéro précédent, de lui consacrer un reportage lors de son arrivée à Paris. Elle tourne actuellement à Joinville « Histoire de rire », avec, comme principaux partenaires : Fernand Gravey, Marie Déa, Pierre Renoir, Gilbert Gil. Elle a aussi tourné deux nouveaux films qui passeront la saison prochaine sur nos écrans et qui sont : « Parade en sept nuits » et « Le Soleil a toujours raison ».

★ **Cheffains.** — Nous sommes heureux que vous vous intéressiez tant à notre journal et nous aurions voulu vous donner entière satisfaction en vous parlant du parrain de votre troupe. Malheureusement le sympathique Jean Mercanton se trouve en zone libre actuellement, très pris par ses occupations cinématographiques. Nous lui consacrerons un article dès que nous aurons des précisions à son sujet.

★ **Vive admiratrice du cinéma.** — Vous n'ignorez pas que nous avons pour principe de ne jamais donner les adresses des artistes, mais ce sera avec grand plaisir que nous ferons parvenir votre lettre à Pierre Richard-Willm. Votre curiosité sur sa personnalité a dû être satisfaite, car nous venons de publier, dans notre dernier numéro, « in extenso », la lettre qu'il venait d'adresser à un de nos meilleurs collaborateurs, Jean Laurent.

★ **Ondine.** — Les éloges que vous faites à notre journal nous ont infiniment fait plaisir et nous vous en remercions sincèrement. Nous faisons tout notre possible et tous nos efforts tendent à satisfaire nos lecteurs en leur faisant part de ce qu'il y a de nouveau dans le cinéma, le théâtre et, en général, dans tout ce qui touche les spectacles. Le grand artiste Louis Jouvet est en ce moment en Amérique du Sud où il fait applaudir, avec sa troupe, nos différents chefs-d'œuvre classiques.

LES GAGNANTS DE NOS JEUX RADIOPHONIQUES

ONT RÉPONDU JUSTE A TROIS QUESTIONS :

Mlle Siraclomb, 120, rue Galliéni, Boulogne-Billancourt (Seine).

A DEUX QUESTIONS :

Mlle Guyot, Elyane Drouillette, Simone Rimette, Louis le Gouer, Jacqueline Gauvin, Christiane Duteil, Louis Mousset, Yvette Yvonnet, Jean Vilod, Jacqueline Trottier, André Parigot, Yvette Bonicho, Louis Baudoin, Jean Garpany, Michèle Devillers, Madeleine Avequin, Denise Raphaël, Simone Bertheaux, Mireille Simon, Janine Marquis, Gabrielle Piétri, Marcel Blanche, E. Colombier, Eliane Lallemand, Thérèse Lebert, Bernadette de Saint-Pol, Madame Longepierre, Denise Borie, Jean Lesur, Ginette Grasser, Eliane Vide, Hélène Margerie, Simone Rousset, Gérard Leblan, Madeleine Hullin, Camille Guillard, Jacques Frouin, G. Dauter, Jeanne Moisan, G. Chevalier, Paul Henwood, Simone Boor, D. Brady, Huguette et Micheline Polenne, Jeanne Mathou, Claude Loéard, Odette Hooghe.

SUIVEZ LE GUIDE...

PLUIE SUR PARIS

Vous souvenir-il des étés d'autrefois ? Ils resplendissent, dans mes souvenirs d'enfance, bloc lumineux jusqu'à l'éblouissement, longue suite fatale de journées chaudes et de nuits douces, clair déroulement de mois secs, dévolus au soleil.

Au premier août commençait, pour les enfants libérés de l'école, le « temps des vacances » qui doit être, comme chacun sait, au beau fixe jusqu'au 15 septembre.

Les averse qui font tomber les feuilles avec les premiers marrons appartenant à la quinzaine précédant octobre et participent à l'atmosphère de rentrée, avec la raideur des tabliers neufs, des jupes de lainage écossais, et l'odeur de bazar enclose dans les cartables ou les plumiers intacts.

A partir de quelle date fantasque, au delà de quelle ligne idéale onduleusement perdue dans les épaisseurs du temps qui passe, ces étés purs comme des diamants ont-ils basculé dans l'incohérence de saisons qu'on ne reconnaît plus ?

Est-ce parce que nous ne sommes point partis en vacances, que Paris, déjà, défroisse et essaie son uniforme de rentrée ?

Voilà qu'il pleut avant le 15 août !... Pluie d'été, certes : tiède, abondante, délicate à sentir ruisseler sur le visage et les mains ; coupée d'heures brûlantes, avec de soudaines, de vespérales déchirures du ciel qui font toutes bleues les rues luisantes ; averse au bout desquelles un chant limpide d'oiseau annonce l'éclaircie.

Pluie de vacances, qui vous suggère, au lieu de randonnées à bicyclette ou des flâneries dans les rues, de passer l'après-midi au cinéma.

Et les cinémas ont sorti leurs programmes d'été : un peu défraîchis, pas fatigués, au goût d'il y a quelques années — vieux et chers films qui réparaissaient périodiquement, comme cette robe-du-soir-ou-les-vacances, que l'on met trois fois l'an et qu'on retrouve, à chaque saison, char-

gée de toute la tendresse gardée aux souvenirs des soirées qu'elle évoque.

DANIELLE ET LES GARÇONS, BONS OU MAUVAIS

C'est ainsi que, remontant les Champs-Élysées, j'ai vu reparaitre *Un Mauvais Garçon*, ses refrains chaloupés, son air tendre et canaille, sa poésie de faubourg, conte de fée de la zone, d'un indiscutable et délicieux mauvais goût...

Déjà, Danielle y offre son exquis, son tendre visage en fleur, ses fossettes, sa gaieté malicieuse. Déjà, ce film atteint la perfection du moule dans lequel on coulera — aussi longtemps, et même davantage, que la recette fera recette — ce qui plaît aux midinettes comme aux collégiens, aux boutiquières, aux sportifs, aux mécaniciens, aux fonctionnaires en retraite et aux concierges, aux foules parisiennes comme aux publics provinciaux : une romance sentimentale, deux grains de gouaille ; des amours contrariées, et le triomphe de la vertu ; en somme, le vieux fonds de mélo qui touche éternellement l'âme populaire et qu'exploiteront les plus avisés d'entre les producteurs de films ou directeurs de théâtre.

Et le succès étant garanti sur formule, naissent un, deux, dix films du même modèle, avec quelques variantes.

Mais tous utilisent au maximum, avec plus ou moins d'adresse, en gros plans, en photographies savantes, le pur et mystérieux miroir d'une jeune fille, qu'une courbe de joues, une involontaire moue des lèvres rendent inexplicablement troublant.

Ainsi, sur plusieurs écrans, grossi jusqu'à ce que chaque cil, chaque pore de sa peau appartienne en propre au spectateur qui en nourrit ses rêves (ou qui le nourrit de ses rêves) écolot le visage malléable, enfantin — de plus en enfantin — de Danielle Darrieux. Une amusante coïncidence réunit trois « Darrieux » aux Champs-Élysées.

Non loin du *Mauvais Garçon*, sur le trottoir d'en face, vient d'apparaître le

dernier en date, fraîchement sorti des studios. Autre *Battement de Cœur*, ce *Premier Rendez-Vous* (qui, dès le premier jour, provoqua une queue à rendre jaloux les bureaux de tabac d'avant la carte) associé encore sur l'écran deux noms désormais séparés dans la vie : Danielle Darrieux et Henri Decoin.

LES « SURPRISES DU DIVORCE »

Certes, l'exemple d'un divorcé n'a jamais empêché personne de se marier.

S'il faut en croire les auteurs des *Surprises du Divorce*, vaudeville éprouvé que vient de reprendre le Théâtre de la Porte Saint-Martin, les partenaires disjoints eux-mêmes n'ont de cesse qu'ils n'aillent aux nues convoler en noces plus ou moins durables, plus ou moins justes, ou moins heureuses.

Le soir de la première — qui était aussi un soir de représentation — les « payants » se pressaient aux guichets. Involontairement, j'ai bénéficié des réflexions d'une spectatrice descendue des galeries. « Je suis allée une fois au théâtre, confiait-elle en sortant, à l'amie qui l'accompagnait. C'était à Nevers. Je n'y ai rien compris. Mais ce soir, ce que j'ai ri ! »

...ET LA NAISSANCE D'HIER

ELLE fut, comme il se doit, célébrée par un festin et des discours appelant sur elle les dons des fées, la naissance de cette fille de France et de Hollande, baptisée Orange, sœur de Védiss.

On attend d'elle de grandes choses, les fées ayant l'excellente habitude de combler les princesses nouveauté-nées.

Son parrain la présente aux journalistes, suivant un cérémonial charmant et digne d'une grande maison.

C'est au pas trotinant des chevaux, au bercement des flâcles, au cahotement des breaks chargés de gens souriants que les invités se rendirent au Bois.

Le palais qui les accueillit, au bord d'une eau tranquille, reflétait de ses immenses glaces la verdure sombre, la profondeur embaquée des grands arbres.



Edwige Feuillère, Pierre Richard-Willm et Yvonne Printemps, un trio qui vaut cher.

Dans ce cadre enchanté s'étaient réunis ceux qui président aux destinées de la nouvelle Société des Films Orange, et ces princes et princesses modernes que sont les vedettes de l'écran, dont les noms enclosent la grâce, la charme, la séduction : Edwige Feuillère, Yvonne Printemps, Pierre Richard-Willm... ainsi qu'une jeune actrice encore inconnue, mais qui va se révéler dans le premier film Orange : Irène Bonheur.

Les films annoncés — ils sont sept, comme les femmes de Barbe-Bleue, ou le Petit Poucet et ses frères — *La Duchesse de Langeais*, *Pension Jonas*, *Mimaleine*, *L'Homme à la Tulipe Rouge*, *Le Chat noir*, et deux autres productions avec Edwige Feuillère, feront appel à ces autres magiciens qui s'appellent Jean Giraudoux, Francis Poulenc, Pierre Véry, etc.

Souhaitons heureuse réussite à ces projets, ainsi qu'à la formule prometteuse suivant laquelle les œuvres réalisées uniront « au charme bien français le sérieux hollandais ».

Hélène GARCIN.

LA REVUE DU CINÉMA

La Revue du Cinéma - L'Ecran vous parle », devient un véritable grand spectacle radiophonique. L'émission, présentée par François Mazeline et Maurice Rémy, passera désormais sur l'antenne de Radio-Paris, le samedi de 17 heures à 17 h. 45. Trois quarts d'heure, c'est là une durée qui permet d'offrir aux auditeurs un programme très varié. Mais jugez plutôt sur pièces. Voici le contenu de l'émission de samedi :

Vous entendrez, tout d'abord, chers lecteurs auditeurs, des extraits d'un film français fort amusant, assez ancien pour « redevenir inédit »... intitulé *Les Jumeaux de Brighton*; ce film est joué par Raïmu, Jean Tissier, Maupi, Milla Parély, etc...

Puis nous vous ferons entendre des fragments d'un film charmant *Histoires Viennoises*, que l'on confond souvent avec *Amours à Vienne* en raison de la similitude des titres. C'est, bien entendu, la version française qui passera sur l'antenne et il faut signaler sa qualité technique. Le doublage du film est excellent, on croirait vraiment qu'il s'agit d'une version originale.

Puis le metteur en ondes Nil Zakaroff vous fera entreprendre un

voyage dans les milieux cinématographiques, et nos radioreporters iront tout d'abord interviewer pour vous un régisseur, qui expliquera toute la complication et toutes les difficultés de son métier.

Vous entendrez ensuite un reportage sur les prises de vues d'un nouveau film : *Le Pavillon brûlé*.

Pour les « gens du métier » et pour tous ceux qui s'intéressent activement au cinéma, nous créons une nouvelle rubrique radiophonique : « Les petites nouvelles corporatives », où chacun pourra pulser d'utiles renseignements... en outre, avant « L'Interview de vedette » coutumière, vous entendrez désormais un petit sketch... qui... mais chut, appelons-le simplement pour l'instant « Le sketch-surprise ».

Le jeu des questions, qui met à l'épreuve votre perspicacité, terminera cette émission. Rappelons que la liste des gagnants de ce jeu-concours paraît chaque semaine dans *Vedettes* qui en offre, d'ailleurs, les prix.

Tous à l'écoute de Radio-Paris, samedi à 17 heures, pour la nouvelle présentation de la « Revue du Cinéma - L'Ecran vous parle » dont les créateurs fêteront bientôt la 60^e émission.

Vedettes

THÉÂTRE - CINÉMA ★ PARAIT TOUS LES SAMEDIS
DIRECTION, RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ :

49, AVENUE D'IÉNA, PARIS-XVI - TÉL. : KLÉBER 41-64 (3 lignes groupées)
BUREAU POUR LA ZONE NON OCCUPÉE : « VEDETTES », 63, RUE DE LA RÉPUBLIQUE, LYON
DIRECTEUR : ROBERT RÉGAMÉY ★ RÉDACTEUR EN CHEF : A.-M. JULIEN
ABONNEMENTS : UN AN : 180 FRANCS ★ CHÈQUES POSTAUX : PARIS 1790.33

Vedettes

Ils jouent... à s'amuser

PAR GUY BRETON

QUAND le rideau est baissé sur le plateau vide, que, seule, la dame du bureau de location est au théâtre à faire des petites croix sur le plan de la salle, que font les artistes de leurs moments de loisirs ? Vont-ils demander au public de les distraire à leur tour ? Voilà des questions que nos lecteurs nous posent souvent ?

Une enquête s'imposait. Je suis donc arrivé un beau matin chez Jean Tissier, accompagné d'un photographe. Mais ô surprise ! Dans le salon il y avait deux Jean Tissier qui jouaient aux échecs. L'autre Tissier profitant d'un moment d'inattention poussa une tour. Le premier Tissier sourit :

— Ne craignez rien, cher ami, je joue aux échecs...
 — Oui, dis-je, en tremblant, mais vous jouez avec...
 — Avec moi, oui. Quand je jouais avec les autres, je perdais toujours, c'était agaçant à la fin, cela me mettait en colère. L'autre Tissier profitant d'un moment d'inattention poussa une tour. Le premier Tissier sourit :

— Je triche aussi, quand je ne me vois pas, mais lorsque je m'en aperçois, je me pardonne...
 Et il se replongea dans des calculs savants pendant que nous sortions sur la pointe des pieds.

A la porte de chez Jane Sourza, personne. Nous pénétrons subrepticement et soudain des cris éclatent venant du premier étage : « A bâbord toutes ! Vire au cabestan ! A l'abordage ! » et autres jurons que je ne peux, par pudeur, rapporter ici. Grimant l'escalier, c'est pourtant bien Antenne que nous découvrons accroupie devant sa baignoire et faisant évoluer des petits bateaux de papier.

— Ma passion, me dit-elle. Si vous saviez comme j'aime la flotte !... Et elle ajoute : Le petit Vouvray aussi !
 Nous l'avons quittée cependant qu'elle nous faisait des signaux au sémaphore, debout sur sa fenêtre...

Nous sommes allés voir Géo Pommel. Il n'était pas là ! Mme Pommel nous dit :
 — Mon mari joue avec sa trottinette dans la rue Lepic, vous allez le rencontrer.

En effet, nous l'avons surpris dévalant à toute allure sur le trottoir en s'amusant comme un petit fou. Mais c'est un sport dangereux et, sous nos yeux horrifiés, il ramassa une bête magistrale.

— Quand je pense, nous dit-il en se relevant, que pour mes chansons j'ai parfois du mal à trouver une bonne chute ! Puis, très gentiment, il vida ses poches sur le trottoir et nous offrit trois bons poissons qui voisinaient avec un bout de ficelle, des billes et une toupie.

Au théâtre où elle répète, nous avons demandé Juliette Faber. Elle avait disparu ! Un de ses camarades du Rideau des Jeunes nous dit :

— Elle est peut-être dans la rue, sur un bec de gaz !
 Je m'étonne.

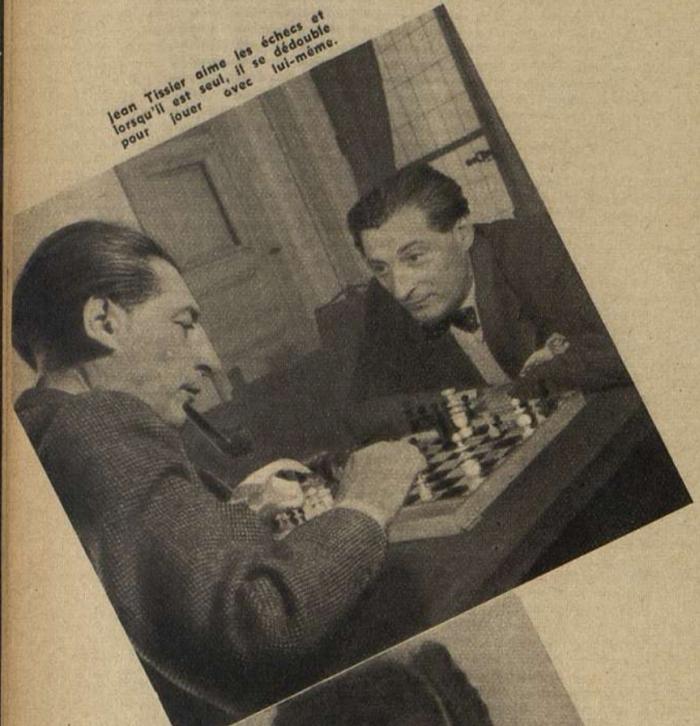
— Mais oui, m'explique-t-il, car dès qu'elle a un moment de liberté elle s'échappe et se précipite en haut d'un bec de gaz.

C'était à peine croyable, et nous pensions déjà à une basse jalousie d'artiste, quand, en sortant du



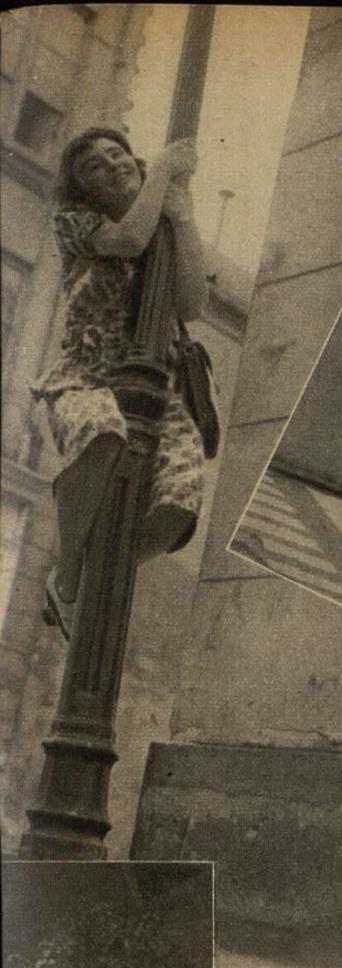
Il reste quelques fruits aux arbres du vergier. Pierre Mingand se transforme, pour s'amuser, en épouvantail, en épouvantail souriant.

Jean Tissier aime les échecs et lorsqu'il est seul, il se dédouble lui-même.



Jane Sourza rêve d'être amiral, et c'est dans sa baignoire qu'elle fait manoeuvrer les bâtiments en papier de sa flotte enfantine.

Juliette Faber se livrant à son sport favori...



Géo Pommel faisant un remarquable virage... sur l'aile.

théâtre, j'aperçus avec stupeur une charmante personne qui me souriait du haut d'un réverbère.

— Mais oui, me dit Juliette Faber, c'est une passion, j'y passerais ma vie... Mais hélas ! il faut redescendre...

Aussi, chers Lecteurs, en vous promenant sur les boulevards, regardez attentivement les bees de gaz. Il vous arrivera peut-être un jour d'y voir Juliette Faber accrochée passionnément.

Dans l'escalier de Johnny Hess de furieux aboiements résonnaient, venant du dernier étage. Car Johnny a deux passions : faire hurler son chien et imiter Tino Rossi.

— Or, cela s'arrange très bien, me dit-il, car il me suffit d'imiter Tino pour que Beau, aussitôt, hurle à la lune et amène le quartier pendant des heures entières. Je me suis renseigné, les voisins sont, paraît-il, charmés...

Suzy Solidor nous reçoit en mordillant un asticot :

— Excusez-moi, dit-elle, je pêche mon déjeuner et, ayant accroché l'appât à l'hameçon, elle jeta sa ligne par la fenêtre :

« J'adore la pêche, m'explique-t-elle et, comme j'habite au bord de la Seine, je n'ai pas à me déranger !
 Nous lui faisons remarquer respectueusement qu'entre sa maison et le fleuve il y a un quai... et une rue.

— En effet, dit Suzy en se penchant, mais je suis friande de poissons peu connus, et vous avouerez que les poissons qui délaissent l'onde pour faire un petit tour sur le quai ne sont pas de vulgaires poissons, comme on en pêche partout...
 Nous avouons !...

Aux Ternes, je somme :
 — Monsieur Pierre Mingand, s. v. p. ?
 — Il est dans le jardin !
 Il cultive son potager, pensais-je.

Après avoir cherché, je remarque une sorte de mannequin, en haillons, qui nous sourit. Intrigué je m'approche et reconnais Pierre Mingand lui-même.

— Que diable faites-vous là ?
 — J'aime les moineaux et je leur donne à manger, me dit-il sans bouger.

— Mais pourquoi ce déguisement ?
 — Parce que je me suis aperçu que rien n'attirait les moineaux comme un épouvantail.

Et nous avons pensé que sa réponse ne contenait pas seulement de l'humour...

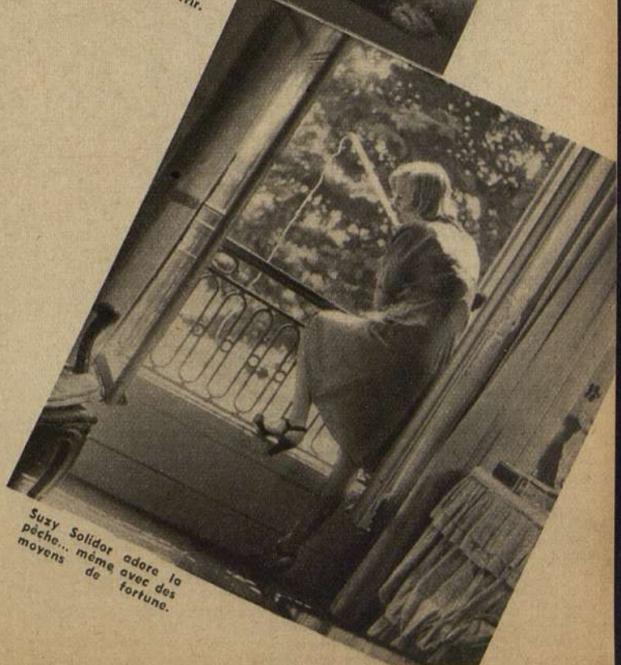
Mais ce reportage m'a un peu tourné la tête et en rentrant chez moi, j'ai annoncé à ma famille mon intention de faire de l'équitation dans la salle à manger... Cela n'a ennuagé personne.



... retour à la terre.



Johnny Hess possède un chien swing. Le romance sentimental le fait souffrir.



Suzy Solidor adore la pêche... même avec des moyens de fortune.

THÉÂTRES ET CABARETS



PHOTO LE STUDIO
LONA RITE, que nous pouvons applaudir en ce moment dans un cabaret des Champs-Élysées, va partir en tournée. Elle jouera dans « Rose-Marie » le rôle de Rama Tahé. De formation classique, Lona Rite ne dédaigne pas, à l'occasion, la danse acrobatique.

A LA MICHODIÈRE
HYMÈNÉE
par
ÉDOUARD BOURDET
Tous les soirs à 19 h. 30. Mat. Sam. Dim. 15 h.

THÉÂTRE DAUNOU
Dans sa
candeur naïve
Comédie de Jacques DEVAL
G. LAUGIER

LES OPTIMISTES
15, boulevard des Italiens, 15
La Tendre Alyne
Opérette en 3 actes et 4 tableaux

"CHEZ ELLE" 18, rue Volney
Tél.: Opé. 95-78
Roger TRÉVILLE - MISSIA
Hélène SULLY dans les chansons de R. Assé
FRED FISCHER - CLAIRE MONIS
Orchestre WAGNER
Dîners à 20 h. Cabaret à 21 h. MISSIA

aux THÉS
CHEZ LEDOYEN
Champs-Élysées
Alix Combelle
LE JAZZ DE PARIS
Dans le jardin des
Champs-Élysées, les
thés les plus ensoleillés
de 16 h. 30 à 18 h. 30
A. COMBELLE
Tél.: ANJOU 47-82
Métro: Concorde
Consommations:
Semaine 25 f. Dim. 35f.

AU GRAND PALAIS
(TOUS LES JOURS, MARDI EXCEPTÉ)
EXPOSITION DE LA FRANCE EUROPÉENNE
ENTRÉE: 5 FRANCS
GRAND THÉÂTRE: Spectacle de variétés à 15 h. 30.
Pour la première fois au music-hall,
la vedette du cinéma **ROGER TRÉVILLE**
La belle, élégante et dynamique **LAURE DIANA**
LES SEPT NAINS, ballet avec **COLETTE BROSSET** et **LÉO LAUER**.
CIRQUE à 17 h. 30,
avec les clowns musicaux **DESPARD** et **CHARLEY**
YOURA, le prince de la souplesse.
LES DAX, travail aérien sans filet sous la verrière du Grand Palais.
THÉÂTRE DES MARIONNETTES
Le vase de Soissons, avec les bonshommes Tempo.
CINÉMA ■ documentaires ■ actualités.
Les 4, 5 et 7 Septembre, en soirée à 20 h. 30,
au Théâtre du Grand Palais
TROIS GRANDS FESTIVALS WAGNER
avec le concours de l'Orchestre
de la Société des Conservatoires **MUNCH**, composé de 85 musiciens.

ÉCHOS ET NOUVELLES

LE "NIGHT-CLUB"

● où nous avons passé de si bonnes soirées commence la saison avec un programme de choix. L'Amiral et l'Armorial suivront l'exemple, ces deux établissements avec une direction nouvelle. Voilà bien de joyeux moments en perspective.

AU "NOX"

● Embelli et transformé, le NOX, le célèbre cabaret du Quartier Latin, a rouvert ses portes. Réouverture brillante, décor et programme fort réussis. Qu'on en juge par des attractions comme les Ketty-Ketty, la délicate Eliane Véga — qui à elle seule vaudrait le voyage du Boul'Mich —, la chanteuse réaliste Reine Bélier, la danseuse Suzanne Vanel, les sœurs Hodgers, sans oublier l'animateur Panély. Le NOX, ce n'est pas la nuit, c'est plutôt la... lumière !..

AU "MONTE-CRISTO"

● Dans ce cadre idéal et enchanteur, une jeune et ravissante artiste est née : Jacqueline Delannay. Elle « dit », avec une grande sensibilité, des chansons inédites et très modernes, et certaines œuvres de son père, le compositeur Jean Delannay. On l'avait applaudie déjà au « Mauvais Pas » à Mégève, au « Suzanne » à Monte-Carlo, à « L'Amiral », à Paris ; elle triomphe à présent au Monte-Cristo.

AU "LIBERTYS"

● Tonton présente, avec Yahne Dargent, animatrice-maison, un programme très varié de music-hall avec Luce Bert, Nono, Roger Nicolas, Pierrette Lecomte et Raymonde France dans ses chansons-swing. Cette fois-ci encore le LIBERTYS ne nous décevra pas.

AU "ROYAL-SOUPERS"

● Lundi a eu lieu la réouverture du ROYAL-SOUPERS. Ambiance très gaie et très artistique. La clientèle, fidèle et choisie de cet établissement, a pu applaudir la ravissante danseuse Jorie Bruce, Corta dans ses chansons réalistes, Jane Chacun et de nombreuses attractions dont nous reparlerons bientôt.

A "L'AVENUE"

● Quel sera le titre de ce Jeu de la Farce et de la Féerie composé et mis en scène par Robert Robin et Roger Caccia, et dialogué par Henri Jeanson, que présentera L'AVENUE, le 12 septembre prochain, en trente-six tableaux mirobolants. Des bruits et indiscrétions ont couru à propos de ce titre. La direction de L'AVENUE nous communique celui qu'elle retient officiellement : *Fariboles*, terme que Molière employa souvent... Comme quoi l'innovation la plus moderne rejoint la tradition la plus classique !

A "L'ATELIER"

● C'est vers le 15 septembre prochain que le théâtre de L'ATELIER effectuera sa réouverture avec *Vétir ceux qui sont nus*, de Luigi Pirandello. Cette œuvre, interprétée par la « Compagnie des Quatre Saisons de Paris », sera donnée dans une adaptation nouvelle d'André Barsacq qui en assurera également la mise en scène.



PHOTO STUDIO HARGOURT
ANNIE ROZANE nous fera juger de l'étendue et de la qualité de sa voix dans la version française du grand film musical « Opérette » et paraîtra en septembre sur la scène d'un grand music-hall parisien.

ROYAL-SOUPERS
62, rue Pigalle - Tri. 20-43
DINERS-SOUPERS
NOUVEAU SPECTACLE
DE CABARET
CORTA

LIBERTYS
5, PLACE BLANCHE - Tri. 87-42
DINERS
Cabaret Parisien
RAY. FRANCE

A.B.C. 11, Bd Poissonnière
Loc. Con. 19-43. Tous l.-j. 20 h.
REVUE BURLESQUE
"CHESTERFOLLIES"
...succès immense...

ALHAMBRA
50, rue de Malte
Léo Marjane - Raymond Cordy
LES CINCI - PARISIENS
ZIBRAL - DUARD - ANDRÉAS
avec Yvonne GALLI et JULIEN
dans une Revue
L. MARJANE ALLO. ICI RADIO ALHAMBRA

PARADISE
15, r. Fontaine, Tri. 08-37
JACQUES VERLY
et les 24 Jolies Filles du Paradise
MAD. DORIA

MONSIEUR
Cabaret
Restaurant
Orchestre Tzigane
94, Rue d'Amsterdam
MAGD. KAN



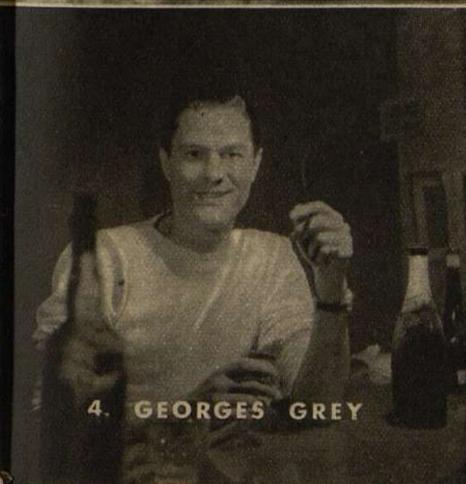
1. YVETTE LEBON



2. JANE SOURZA



3. M^{me} DUSSANE



4. GEORGES GREY

Qui est-ce ?



UNE avalanche de réponses nous est parvenue pour notre dernier jeu : " Qui est-ce ? " Comme nous avions raison de ne pas douter de votre sagacité !

C'est par plusieurs centaines que se chiffrent les réponses justes — pour ne pas dire par milliers — et du coup, il nous faut bien vite mettre en fabrication un nombre impressionnant de photos de notre collection " Vedettes ", destinées à récompenser les heureux gagnants.

Nous publions aujourd'hui les photos prises de face des artistes qui, dans notre numéro du 16 août étaient présentés de dos. Certains d'entre vous vont éprouver des surprises singulières. Ce sera surtout pour le sympathique Duvalleix.

Beaucoup en effet, ont pris ses robustes épaules pour celles du grand Raimu. Le numéro 9 aussi a semé le doute dans nombre d'esprits. " Il est rare de la voir tellement habillée ", disions-nous en présentant la charmante silhouette. Aussi les noms les plus fantaisistes ont-ils été proposés ; les noms de toutes les étoiles des Folies-Bergère ou du Casino de Paris ont défilé sur les bulletins de réponses : danseuses nues, mannequins, girls — mais non, pas la fine Moussia qui, pourtant, à chaque présentation de l'élégance parisienne, présente avec distinction les maillots les plus réduits et les plus charmants.

1780 réponses nous sont parvenues. Beaucoup de celles-ci indiquaient les photos que leurs auteurs désiraient recevoir. Nous allons donc commencer sans tarder à les envoyer. Pour ceux qui ne nous ont pas désigné " leur vedette préférée " nous les prions de nous donner d'urgence ce renseignement.

Et nous clôturons ce nouveau tournoi en nous félicitant du succès supplémentaire qu'il nous permet d'enregistrer.

PHOTOS C.M. BENOIT



6. JEAN COCTEAU



7. DUVALLEIX



8. LOUISE CARLETTI



9. MOUSSIA

Vedettes

4F
32 PAGES



Viviane Romance est à Paris

PHOTO STUDIO HARCOURT

TOUS LES SAMEDIS
30 AOUT 1941 — N° 42
49, AVENUE D'IÉNA, PARIS-16°